

Fiction

Numéro 74, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19323ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1999). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (74), 12–41.

DIS-MOI QUELQUE CHOSE

Jean-Paul Beaumier
L'instant même, Québec,
1998, 117 p. ; 14,95 \$

Miniaturiste circonspect, Jean-Paul Beaumier a amassé des petits moments confectionnés à la manière de sculptures sur grains de riz. Dix-huit morceaux de quotidien sont ici assemblés, avec lesquels on cherche à faire surgir quelque chose de la banalité. Ce qui, la plupart du temps, réussit.

Attentif comme dans ses deux autres recueils de nouvelles à la structure d'ensemble de son livre, Jean-Paul Beaumier y apporte aussi ce qu'il faut d'imprécision pour ne pas alourdir la lecture. Conditionné par le besoin de dire quelque chose, l'auteur prend soin de s'ajuster au besoin d'entendre, avec une justesse et une délicatesse qui semblent lui venir de la présence d'enfants dans sa vie. L'enfant est en effet présent dès la première nouvelle, en relation avec cet autre motif récurrent qu'est l'écrivain. Sagacité de l'enfant, mais aussi plus loin deuil de celui-ci, d'un frère mort autrefois, ou encore regret d'un couple sans enfants, puis ennui d'un homme à la suite d'un divorce qui l'a laissé seul.

Par des irruptions subites au sein du vécu de différents personnages et à l'aide de quelques liens ténus entre les nouvelles, on finit par saisir le propre de ce recueil : un regard ludique et tendre sur la détresse des mortels. Des structures inventives ressortent aussi, comme cette nouvelle qui se déroule grâce au prétexte d'une pellicule photographique, de 1 à 24, ou cette lettre à la fois écrite, dite, lue et inscrite sur un mur, le tout se combinant dans notre lecture. Un autre jeu de focalisation particulièrement intéressant intervient dans la dernière nouvelle, « Alone together »,

qui emprunte son titre à une pièce de Chet Baker tout en jouant avec la sonorité de « Alzheimer ». La fameuse maladie est non seulement au centre de ce récit final, mais elle est adroitement utilisée pour complexifier le jeu des voix et des perceptions.

La lecture de *Dis-moi quelque chose* est aisée et elle contient peu de temps morts. On y découvre certaines chutes qui tirent vers le poétique, préférant la force émotive au spectaculaire et à l'aspect nerveux du récit. Un mélange de plaisir et d'interrogation maintenue qui n'a de facile que l'apparence.

Thierry Bissonnette

SANS MOI Marie Desplechin L'Olivier, Paris, 1998, 251 p. ; 29,95 \$

La narratrice de *Sans moi* est une femme comme bien d'autres : divorcée en bon termes avec le père de ses deux enfants, elle est pigiste en communications, elle boulotte sans compter les heures, et ne sait pas toujours comment elle arrivera à joindre les deux bouts. Elle n'aime pas son travail, obligée qu'elle est de mettre en forme des inepties et de camoufler le vide de sens des messages qu'elle doit rédiger pour autrui. Elle se dirige ainsi inexorablement vers la dépression, le *burnout* comme on appelle aujourd'hui l'épuisement pour causes (pas toujours uniquement) professionnelles.

Le hasard a mis sur la route de cette femme aux problèmes somme toute banals une jeune femme à l'enfance pulvérisée par la violence et les abus sexuels – problèmes beaucoup plus « objectifs ». C'est par les yeux de la narratrice que nous découvrons peu à peu Olivia, l'énergie qu'elle dégage aussi bien que les bribes de son sor-



ment redouté parce qu'il ne tente justement pas de livrer l'essentiel à même l'anecdote ; c'est la mise en forme du propos qui en souligne la subtilité. Par exemple, le style est léger en même temps qu'extrêmement travaillé, le registre puise aussi bien à l'argot qu'à la langue soutenue, contrastes qui appuient sans insister ceux de l'histoire elle-même. C'est une réussite.

Hélène Gaudreau

LE CIMETIÈRE DES ÉLÉPHANTS Hélène Rioux XYZ, Montréal/Phi, Echternach, 1998, 187 p. ; 22,95 \$

Qualifié de roman par l'éditeur, *Le cimetière des éléphants* est plutôt un recueil de nouvelles mettant en scène une théorie de personnages rencontrés par la narratrice au cours de ses différents séjours dans un pittoresque village d'une île espagnole. Cette dernière n'est pas identifiée, mais elle a sans doute un rapport avec Almuñecar (un port de la Costa del Sol), qui est le lieu où le livre a été commencé en avril 1997 (avant d'être terminé à Montréal en mai 1998) : n'eût été de ce commun dénominateur géographique, chacun des onze chapitres aurait pu être autonome.

Défilent ainsi « les histoires des uns et des autres », tous êtres bigarrés qui, Russes, Indochinois, Africains, Italiens..., peuplent ce métaphorique cimetière insulaire formant « une société bien organisée », qui possède « sa reine, son roi, ses courtisans, ses courtisanes, ses rebelles, ses parias ». Il y a là « Fanny, la matriarche du troupeau », Olga, « l'éléphante aux molaires usées », Michel-Ange, l'artiste-peintre ostracisé, vivant comme un éléphant solitaire, la plantureuse napolitaine Renata, véritable « mélodrame ambulante », l'intempestive et jalouse Miranda, le sadique et repoussant (mais richissime) Américain Sydney, de même que

dide passé ; le portrait est tracé par petites touches, les courts chapitres, eux-mêmes aérés par des espaces, dessinent à traits légers une image toute en nuances qui peut ainsi échapper aux stéréotypes et suggérer le flou de la frontière entre le bien et le mal.

Comme le précise la narratrice, raconter une histoire est délicat : « Je savais qu'à [la] dire, il n'en resterait que l'anecdote, la trame nue qui n'a pas de sens. » Mais le roman de Marie Desplechin échappe magistralement à l'aplatisse-

les couples Victor et Magali, Pipo et Margotine. Et d'autres (éléphants) encore...

Sur le ton voilé, tout en douceur, et pour ainsi dire discret de la conversation intime, la narratrice évoque ces êtres particuliers qui ont vécu leurs drames dans ce paradisiaque village de villégiature où, sous un ciel toujours bleu, poussent oliviers, amandiers, orangers, néfliers, corossoliers, citronniers... Le récit procède lentement, bifurquant au besoin sur l'évocation d'un souvenir ou ponctué de courtes réflexions sur la vie, l'amour, la mort.

Le cimetière des éléphants ne se démarque sans doute pas de la production romanesque contemporaine par sa nouveauté, sa subtilité ou sa transcendence, mais il réussit souvent à intéresser le lecteur par la sympathie du regard porté par la narratrice sur ce microcosme coloré.

Jean-Guy Hudon

SON EXCELLENCE LE COMTE D'ABRANHOS

José Maria Eça de Queiroz
Trad. du portugais
par Parçidio Gonçalves
La différence, Paris, 1998,
212 p. ; 37,95 \$

De José Maria Eça de Queiroz (1846-1900), le lecteur francophone connaît surtout *Le crime du Padre Amaro* (1875), *Le cousin Basilio* (1878) et *Les Maia* (1888), le dernier constituant le point culminant d'une série de romans rappelant les *Rougon-Macquart* de Zola qui fut sans doute le principal modèle littéraire du plus grand romancier portugais du XIX^e siècle. Eça de Queiroz, dont le rôle fut déterminant dans l'évolution de la langue portugaise contemporaine, est le maître incontesté d'un genre romanesque axé essentiellement sur la peinture de la société portugaise du milieu de son siècle. Porteur d'une culture immense, diplomate raffiné, esprit pénétrant, il pose sur les faiblesses de ses contemporains un regard avant tout ironique, décapant en quelques traits de plume le vernis que se donnent

les arrivistes ou encore les notables, dont le seul mérite est celui d'appartenir à de vieilles familles. Les fréquents séjours d'Eça de Queiroz à l'étranger – il était consul du Portugal à la Havane, à Londres et à Paris – ont accentué la distance critique face à son pays.

Ce n'est donc pas en psychologue qu'il a rédigé *Le comte d'Abranhos*, mais en peintre de la société portugaise. À la lecture du texte on comprend pourquoi ce livre n'a pas vu le jour du vivant de l'auteur : le romancier y représente, sous le couvert d'une apologie d'un ministre écrite par son ancien secrétaire privé, les travers d'un politicien dont la carrière tient davantage du hasard que d'un esprit machiavélique. Dans une langue ampoulée et déferente – la traduction de Parçidio Gonçalves est magnifique –, le « secrétaire » évoque la vie de cet homme, issu d'un milieu très modeste, qui

deviendra ministre de la Marine. Hésitant, poltron, fourbe, il acquiert une notoriété certaine par une seule saillie au Parlement et son implication dans un duel (scène hilarante) d'où il sort rassuré quant à son avenir. Il sera fait ministre, car il importe peu au roi que ce serviteur au discours creux et bien huilé soit un parfait ignorant en la matière ; il mourra comte, sera honoré, couvert de médailles.

Mais ce n'est pas tant la médiocrité du personnage, pour ne pas dire sa nullité, qui se trouve au centre du livre. *Son Excellence le comte d'Abranhos* est la terrible peinture d'une société qui maintient un État d'opérette, malgré l'évolution sociale en Europe, d'un tout petit pays qui se nourrit d'exploits – phénoménaux – accomplis au XVI^e siècle ; ils en avaient fait alors une des plus grandes puissances coloniales du monde. La société portugaise du XIX^e siècle rêve du

passé glorieux ; qu'elle soit incapable de gérer trésors et possessions, dont elle ignore souvent jusqu'à l'emplacement, la fige cruellement dans un conservatisme aveugle, une hiérarchisation, un snobisme marqués par la stupidité et l'arrogance de la classe dirigeante. L'élément le plus dérangeant de ce texte d'Eça de Queiroz, c'est que l'infâme machination du politique est toujours actuelle, et le peuple, toujours aussi aveugle.

Hans-Jürgen Greif

LA SURVIE DE
VINCENT VAN GOGH
Jean Pelchat
XYZ, Montréal, 1999,
106 p. ; 16,95 \$

Ceci n'est pas un portrait. C'est un roman. Son thème n'est pas la vie de Vincent Van Gogh. Son thème est sa survie, laquelle peut s'entendre, selon la finesse de notre oreille, en un ou plusieurs sens.

On connaît l'histoire : après dix intenses années de peinture qui faisaient suite à une vie professionnelle désastreuse, le peintre, qu'Antonin Artaud considérait comme un « suicidé de la société », se tire une balle dans la poitrine. Il meurt à 37 ans. Voilà tout. Ses lettres à son frère Théo et à Van Rappard disent l'essentiel du reste. Mais l'autre reste, il fallait l'inventer. C'est ce que fait Jean Pelchat avec astuce et légèreté.

Tout commence chez la voisine de palier du narrateur, bouffée par l'arthrite. Elle s'essaye à peindre des motifs floraux comme, dit-elle, Van Gogh. L'histoire ne précise pas si elle arrive à maîtriser l'aplât coloré. De toute manière, peu nous importe. Cette femme veut que son vis-à-vis lui parle du voyage qu'il va entreprendre à Auvers-sur-Oise. Il doit à tout prix arriver le 27 juillet 1890 s'il ne veut pas rater le suicide de Vincent.

Il le rate. Non qu'il arrive trop tard, mais parce qu'il subtilise l'arme et la remplace par trente et un mille francs. La thérapie économique faisant des miracles, voilà notre dépressif subitement méta-

LE LOUP DE GOUTTIÈRE



Jean-Noël Pontbriand
Essai



L'ÉCRITURE
COMME EXPÉRIENCE
Entretiens avec Michel Pleau



Werner Lambersy
Poésie



D'UN BOL
COMME IMAGE DU MONDE
Œuvres Gabriel Lalonde



Micheline Boucher
Poésie



NOS CORPS
PROVISOIRES
Œuvres Réal Michaud



Lyne Richard
Poésie



AGENOUILLÉE
DANS VOS BOUCHES
Œuvres Lyne Richard

347, rue Saint-Paul, Québec
Tél. : (418) 694-2224 Téléc. : (418) 694-2225

morphosé. Il reprend courage, entraîne son frère à ouvrir enfin sa propre galerie d'art et se loue lui-même un appartement. Peut-être est-ce le succès instantané de l'entreprise, toujours est-il que l'équilibre psychique de Théo se détériore rapidement jusqu'au moment où il disparaît dans la nature, après avoir tué femme et fils.

C'est le début de la survie de Vincent, qui ne meurt plus et qui nous surprendra. L'imagine-t-on peindre, côte à côte avec Cézanne, la montagne Sainte-Victoire ? Ou poser pour Picasso ? Miracles d'un récit qui joue de la chronologie comme d'un tableau de Dali. La vie s'allonge dans la pâte du texte et le génie se fragmente, se dédouble et se néantise tout à la fois. La survie, c'est cela : la multiplication de la matière dans le temps de la mémoire. Que le Vincent textuel arrive à peine à se reconnaître, qui le lui reprocherait, alors qu'il imagine maintenant des soleils de cendre ? L'artiste consumé par son œuvre et ses démons. Le voyage, bien planifié, parvient à son terme. Le narrateur peut enfin, comme son modèle, s'éterniser.

Michel Peterson

LE DERNIER COMTE DE CANTABRIA
Gilberto Flores Patiño
Trad. de l'espagnol
par Ginette Hardy
Fides, Montréal, 1998,
143 p. ; 21,95 \$

On croirait ce vieil homme banal et sans relief aucun. Il a lu, certes, puisqu'il est bibliothécaire et il pourra donc, s'il accepte de s'en tenir à ce rôle modeste et humiliant de « meuble culturel », donner quelques cours à des familles fortunées. Ce ne serait que rituel, que mépris, mais, que voulez-vous, ceux qui n'ont pas doivent servir ceux qui ont.

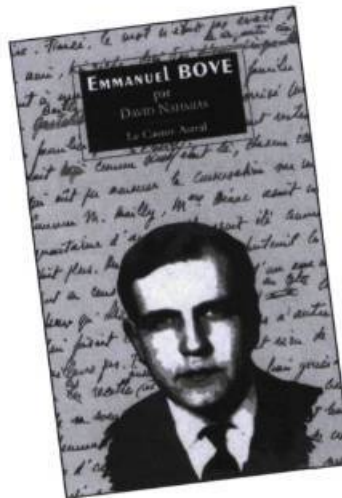
Mais ce vieux monsieur Arzate, dont tout le monde prétend connaître et régler la vie, reprend peu à peu sa densité. On ne parvient plus à le réduire à une simple silhouette, même pas Viviana qui le connaît bien, qui le sert avec respect et qui voudrait bien l'amener à se sustenter. Flores Patiño, à toutes petites touches, rend la silhouette moins floue, le personnage moins blafard. On ne sait encore rien de cet homme sans descendance, mais déjà on s'objecte à ce qu'il sombre dans l'oubli et la mort avant de s'être avancé, jusqu'à nous, en pleine lumière. Quand, enfin, Arzate y consent, nous ne savons que dire. Même si, par bonheur, nous avons eu la prudence de ne pas conclure trop vite, la révélation finale projette sur tout le récit une douloureuse lumière rétrospective. Et on se tait.

Œuvre raffinée et élégamment traduite. Elle greffe sur notre littérature une culture riche d'un immense passé.

Laurent Laplante

EMMANUEL BOVE
David Nahmias
Le castor astral, Bordeaux,
1998, 155 p. ; 23,95 \$

Il y a un phénomène peu commun qui se produit avec la redécouverte de l'œuvre d'Emmanuel Bove, intégralement rééditée (entre 1977 et 1994) après avoir sombré dans l'oubli à la suite de la Deuxième Guerre mondiale. Ce phénomène, ce n'est pas seulement l'exceptionnel enthousiasme que soulève la réédition, au point où l'on tient maintenant, et avec raison, l'œuvre de Bove pour absolument majeure dans l'histoire de la littérature romanesque ; c'est plus encore l'incroyable intérêt que suscite la personne même de l'écrivain à travers son œuvre, intérêt par lequel le lecteur s'identifie à Emmanuel Bove et à ses per-



cherche à reproduire un certain « effet Bove », à la fois quant au style et à l'ambiance ; dans l'ensemble c'est assez bien vu, même si aucune phrase en aucun moment n'abuserait un lecteur averti. On comprend aussi que le journal devrait nous éclairer sur le sens du roman *Le pressentiment*, qui est, en effet, un roman disons *apparemment* mystérieux. Sur ce plan, si la lecture proposée est séduisante, elle n'en est pas moins insuffisante, ne serait-ce que parce qu'elle n'exploite pas les différences entre les deux versions du roman de Bove, dont l'auteur joint pourtant, en annexe, les importants chapitres liminaires. Il y aurait pourtant eu beaucoup à dire. Cela dit, le récit est assez réussi en lui-même, et il me semble que, allongé du double et délivré de la référence bovine, il eût été excellent.

François Ouellet

MAÎTRE ECKHART
Jean Bédard
Stock, Paris, 1998,
351 p. ; 34,95 \$

sonnages. Il y a là un attrait biographique ou narcissique dont je ne trouve pas d'équivalent dans la grande littérature moderne. C'est ce qui explique que les premiers ouvrages sur Emmanuel Bove ont été une biographie (par Jean-Luc Bitton et Raymond Cousse ; ce dernier a été à l'origine de ce mythe d'identification) et un *Tombeau d'Emmanuel Bove*, récit de Gilles Vidal, dans lequel l'auteur évoquait l'univers bovien en intégrant des passages de textes de ou sur Bove.

Ce même Gilles Vidal dirige aujourd'hui la collection « Tombeau » au Castor astral, dans laquelle paraît un récit de David Nahmias simplement intitulé *Emmanuel Bove*. L'auteur met en scène Bove lui-même, lui faisant tenir un journal durant l'hiver 1935, au moment où il retouchait son roman *Le pressentiment*, qui paraîtra en deux versions (très légèrement différentes) en octobre 1935. David Nahmias

Au sujet de Maître Eckhart, qui fut l'un des phares de la spiritualité médiévale, on connaît des dates, des lieux, des œuvres scolastiques et des sermons, ainsi que sa comparution devant un tribunal d'inquisition et la condamnation par le pape d'une série d'articles de son enseignement jugés contraires à la doctrine de l'Église. Eckhart était déjà mort, à 68 ans, quand tomba la condamnation.

C'est à partir de ces repères que Jean Bédard a tenté de reconstituer le personnage, de lui faire revivre par la fiction les dernières années de sa vie au cours desquelles il est sommé de se rendre à Avignon pour répondre à des accusations d'hérésie portées par deux membres de sa propre communauté. Ce voyage, long et particulièrement harassant pour un homme âgé souffrant de tuberculose, nous est raconté par son secrétaire, Conrad de Halberstadt, qui en est devenu le narrateur par le biais d'un journal qu'il aurait

tenu secrètement de l'activité de son maître. Font également partie de ce voyage, qu'elles termineront en bateau, Katrei, une bégue soupçonnée de sorcellerie, et une noble dame dévote attachée à Maître Eckhart, Jutta. Nous y assistons à une série d'aventures et à la rencontre de personnages de toutes les classes qui nous offrent un raccourci de la vie en cette époque troublée où les grands courants de la spiritualité populaire cohabitent avec les pires excès des gens d'église et de la noblesse. Les femmes y occupent une place importante, car Maître Eckhart avait la charge spirituelle à la fois des couvents de dominicaines et des béguinages dont la liberté d'esprit inquiétait l'épiscopat. C'est devant ces communautés qu'il prononça ses sermons en langue allemande où une habile utilisation de l'analogie lui permit d'atteindre à des sommets métaphysiques qui transcendent la religion romaine.

Jean Bédard met également en scène des discussions philosophiques qui rappellent savamment, trop savamment et trop longuement peut-être, les croisements d'influences chrétiennes, mais aussi grecques et musulmanes, de l'époque.

Ce qui ressort surtout de cette évocation de la vie ardente de Maître Eckhart, c'est une ferveur et une exaltation mystique qui ne laisseront aucun lecteur indifférent.

Jean-Claude Dussault

LEÇONS D'ORAGE
Michaël La Chance
L'Hexagone, Montréal,
1998, 150 p. ; 16,95 \$

La poésie de Michaël La Chance, tirée de « huit livres d'inquiétude des mots » rédigés au cours des vingt dernières années, quitte enfin le monde un peu ésotérique du livre d'artiste et de la bibliophilie pour s'offrir au grand public. Voici huit suites compactes, d'une qualité constante, dont la somme constitue une véritable « pièce d'homme », ouvrant une perspective d'emblée importante, innovatrice et



durable pour notre poésie. Si l'appareil de présentation, situé à la fin, peut paraître encombrant, il est cependant essentiel pour saisir rapidement la teneur et l'envergure de ce projet remarquablement mûri, qui la plupart du temps conserve la spontanéité à laquelle on est en droit de s'attendre. L'ouvrage se campe sur un terrain difficile : celui de la fonction philosophique de la poésie. Non pas poétisation de la réflexion,

mais questionnement fondateur – comme celui d'Héraclite, de René Char – d'une langue tendue entre le néant qui la provoque et l'abîme qui l'aspire, langue où le concept est encore pleinement vécu, où les mots communiquent une irrigation de la pensée par la salive et le sang d'un individu soumis aux aléas de l'incarnation. Rejoignant en cela François Charron, Hélène Dorion ou encore Pierre Ouellet, Michaël La Chance traite de métaphysique en tâchant d'éviter de chuter dans la prose, ce qu'il fait en renvoyant constamment au caractère dérisoire des mots face au mouvement de la lecture et de la vie qui maintient la signification. « Effacer davantage qu'on écrit, réclame-t-il (si ce n'est une constatation), car le poème n'est qu'un geste / pour rappeler les restes du ciel / tout reste à dire ». Entre ses vers et ses proses, le livre suggère l'essentiel sans négliger les qualités plastiques, avec des strophes

formant des blocs d'expression solide, gravée dans une pierre invisible. La première suite, « Notre saveur », reprend des mots de René Char et fournit le ton à la fois épique et spirituel qui enrobera tout le reste, comme dans ces phrases : « Les rayons du soleil s'entassent à mes pieds / comme des jets d'obscurité / à chaque jour son horizon, / à ma tête renversée son arête impossible ». « Forger l'effroi », avec la participation posthume de Gaston Miron, développe une véritable leçon d'existence, tandis que « Hauteurs closes » illustre l'oscillation entre la contemplation des cieux et la dissolution savante de l'œil terrestre. Enfin « Penta » est un bel exemple de collaboration entre le musical et le textuel, puisqu'il s'agit d'un livret pour drame lyrique, structuré par des indications prosodiques guidant le parcours de lecture et favorisant son dynamisme. Malgré un hiératisme qui frôle parfois la froideur, *Leçons d'orage* est une œuvre difficilement épuisable, génératrice de sens et tenant compte de la précarité comme une des composantes de ce sens. À relire par fragments, souvent.

Thierry Bissonnette

SAUVER ISPAHAN
Jean-Christophe Rufin
Gallimard, Paris, 1998,
511 p. ; 29,95 \$

De Montesquieu à Nietzsche, en passant par Borgès, sans oublier les amateurs de miniatures, de tapis ou de caviar, ce n'est pas d'hier que la Perse fascine l'Occident. Les inconditionnels se penchent sur la vie des grands poètes de Chiraz : Hafiz, le sédentaire mystique, en quête d'un rapport étroit avec Dieu et, à l'opposé, Saadi, le bohème, le voyageur amoureux, léger et fébrile. D'autres, plus près de nous, s'intéressent au mystère Khomeiny. Quoi qu'il en soit des élans des uns et des autres, et quelle que soit la nature de l'émotion que l'Iran ou l'ancienne Perse fait naître en chacun, voilà un pays qui ne semble guère laisser indifférent.

Nouveautés printanières

- près de 1 000 pages
- abondamment illustré
 - photos
 - graphiques
 - cartes
 - tableaux
- couverture cartonnée
- état actuel des communautés
 - la géographie
 - l'histoire
 - le socioéconomique
 - le politico-juridique
 - l'éducation
 - la culture

sous la direction de
 Joseph Yvon Thériault
 2-7600-0359-0

Gracia Couturier
Je regardais Rebecca
 roman
 2-7600-0371-X

Patrice Dallaire
Regard sur l'Acadie
 essai
 2-7600-0372-8

Parution: mai 1999

• C.P. 885, Moncton (N.-B.), E1C 8N8 • Tél. 506.857.8490 • **éditions d'Acadie**
 • Téléc. 506.855.3130 • edacadie@nbnet.nb.ca • Fondées en 1972

C'est manifestement à cette vogue qui perdure que l'on doit le dernier roman de Jean-Christophe Rufin, *Sauver Ispahan* qui pourrait très bien être dédié au poète Saadi. Car Jean-Baptiste Poncet, apothicaire français, héros de ce rocambolesque roman d'aventures, est, comme le célèbre poète du XIII^e siècle, un voyageur impénitent, un chantre de l'errance et de l'éphémère. Mais si les périples de Poncet le rapprochent de Saadi, les moult dangers, rencontres et méprises qui, d'un caravan-séraïl à l'autre, d'une tribu féroce à un marché d'esclaves, parsèment sa route plongent le lecteur, au-delà de la poésie, dans le plus pur style picaresque. En outre, si l'on songe que Jean-Baptiste Poncet a bel et bien vécu en Perse au XVIII^e siècle, que c'était l'époque de la Perse safavide dont la capitale, Ispahan, allait bientôt tomber aux mains des envahisseurs afghans, l'on comprendra que nous sommes aussi en plein roman historique. Sans compter que l'auteur, médecin par ailleurs, grand voyageur et spécialiste de l'aide internationale, ne pouvant sans doute faire abstraction de son propre cheminement, évoque en filigrane la vie d'un étranger au service d'autrui dans un pays qui s'écroule.

Mais si le contexte historique, dépeint de façon fort vivante, est d'un grand intérêt, et si les détails des voyages et des aventures de Jean-Baptiste Poncet en Russie, en Arménie, en Géorgie, en Afghanistan et bien sûr en Perse – dont le croustillant rappelle *L'Abyssin* (Prix Goncourt du premier roman en 1997) – nous tiennent en haleine tout au long de ce volumineux roman, l'essentiel ne me semble pas là. Les mille soubresauts, l'humour aussi, de cette épopée absolument boulimique – dont il faut bien préciser qu'elle frôle à l'occasion, que ce soit voulu ou

non, la parodie –, sont même en réalité assez secondaires. Car ce qui séduit chez Jean-Baptiste Poncet, au-delà du plaisir très net que l'on peut ressentir à le suivre dans ses folles aventures, vient plutôt, comme c'est le cas chez son mentor probable Don Quichotte, du refus qu'il oppose à toute limite. Cet aspect du personnage, qui n'est pas sans contribuer à l'humour et à la parodie du texte, qui sait aussi être grave et essentiel, répond au désir de repousser les frontières de tous les types, de se surpasser, d'aller au-delà de soi et même de ses rêves les plus fous. En corollaire, un éloge un peu curieux à première vue, mais qui en somme va dans le même sens : l'éloge du mensonge. Car donner vie à ce qui n'existe pas, disaient les anciens Perses, c'est la source du génie, des conquêtes, de la religion, de l'amour, de la poésie. Et créer des mondes éphémères, des rêves, des contes, c'est aller au-delà des choses et des êtres, c'est multiplier nos vies.

Le voyage comme ultime limite, et les merveilleux mensonges qui le tissent, voilà des raisons bien suffisantes pour succomber aux charmes de *Sauver Ispahan*. Surtout que dès la lecture du titre, le jeu commence : Ispahan ne sera pas sauvée, bien sûr, elle aussi succombera.

Louis Jolicœur

MICHEL SÉLIGNY
HOMME DE COULEUR DE
LA NOUVELLE-ORLÉANS
NOUVELLES ET RÉCITS
Compilation, introduction et
notes par Frans C. Amelinckx
PUL/CIDEF, Québec,
1998, 212 p. ; 25 \$

Champ de la littérature de langue française peu exploité, la littérature louisianaise publiée avant la guerre de Sécession est difficilement



louisianaise. La justesse du vocabulaire de Michel Séigny est remarquable, surtout en ce qui concerne le lexique maritime. Son analyse amène Frans C. Amelinckx à évoquer une ressemblance tant dans le style, la thématique que la cadence avec l'écriture de Chateaubriand, similitude déjà observée par Auguste Viatte dans *Histoire littéraire de l'Amérique française*.

Hélène McClish

LA MÉMOIRE EN FUITE

Anne Michaels
Trad. de l'anglais
par Robert Lalonde
Boréal, Montréal, 1998,
416 p. ; 27,95 \$

accessible. C'est pour remédier à cette lacune que Frans C. Amelinckx publie ce qu'il présente avant tout comme un choix de nouvelles de Michel Séigny parmi celles qui ont été retrouvées. Au moment de sa publication, cette prose romanesque est marquée par le rapport étroit que la production littéraire entretient avec la presse ; les textes paraissent en grande partie sous forme de feuilleton dans les journaux louisianais. Seul mode de diffusion de cette prose, la presse a contribué à en préciser le genre.

« Homme de couleur libre », de culture et de langue française, Michel Séigny, professeur, écrivain et journaliste, appartient à l'élite de race noire. Ses nouvelles, reflet de la vie sociale, épousent des thèmes à la fois simples et vrais, basés en partie sur des récits personnels, qu'ils soient de lui ou non, épisodes de la vie étudiante ou militaire, souvenirs historiques. Elles combinent tous les éléments propres au roman populaire ; ainsi la technique narrative accorde une place particulière au discours direct tout en soulignant les éléments émotifs du texte. L'auteur ne désire pas ici que susciter chez le lecteur des effets pathétiques, mais bien faire revivre le passé.

Précédé d'une longue introduction qui aborde tant le contexte social et culturel que littéraire, ce livre est également une synthèse qui établit des liens entre la culture, l'histoire et l'évolution de la littérature

Les attraits de ce récit abondent tellement qu'ils tirent l'admiration dans toutes les directions. Le défi initial suffisait pourtant amplement. Comment une génération née après l'Holocauste, mais dans une culture qui en est marquée, doit-elle se comporter si elle ne veut ni oublier ni se laisser dévorer par le passé ? Ce défi, Anne Michaels le relève sans jamais parler de l'Holocauste. Son souvenir est là, tapi, prêt à bloquer la vie et la liberté, et Anne Michaels le sait. Mais elle le contourne. La mémoire est là ; la liberté aussi.

Le récit, axé sur un enfant, conduit de la Pologne à la Grèce, puis à l'Amérique. C'est d'un Grec fascinant que l'enfant rescapé du nettoyage ethnique effectué en Pologne apprend la culture de sa famille liquidée. C'est, symbole superbe, un géologue ouvert à tout qui enseigne le réenracinement. La vie, menacée et un instant ralentie, trouve sa voie. Plus tard, ce sera en transférant ses souvenirs à une autre langue, l'anglais de Toronto, que la mémoire parviendra à la fois à ne rien échapper et à se tourner vers l'avenir.

On l'a dit, mais il faut le redire, la traduction de Robert Lalonde, respectant et embellissant la chaleureuse rédaction d'Anne Michaels, facilite encore l'accès à un immense récit.

Laurent Laplante

**LE SABLE ET L'ACIER,
Tomes 1, 2 et 3**

Francine Pelletier
Alire, Québec, 1997, 1998,
1998, 273 p. ; 374 p. ; 371 p. ;
13,95 \$ 14,95 \$ 14,90 \$

Voilà qu'après avoir publié les cinq tomes d'une saga d'Élisabeth Vonarburg la maison d'édition Alire propose une trilogie de science-fiction de Francine Pelletier : *Le sable et l'acier*, un ouvrage de près de mille pages. Le premier tome met en scène Nelle, fougueuse jeune fille qui cherche à échapper au sort qu'on lui réserve. À Vilvèq, où se situe l'action, les enfants naissent à la Génète, l'usine qui les produit, passent par l'Institution où ils attendent d'être adoptés par un bourgeois qu'ils devront servir jusqu'à sa mort ; s'ils en héritent, ils accéderont à la liberté. Nelle entend bien gagner sa liberté.

Au second livre l'action se déroule dans l'univers de Samiva, le monde plus luxuriant et vivant de la Franchelande et de l'île de Frée. Samiva s'est taillée une place dans un monde d'hommes, à la force du poignet. Son ascension se voit toutefois ralentie, son ami Joffe s'étant laissé entraîner dans un complot portant sur le retour à la terre et à la simplicité des Fréens. Malgré ses réticences, Samiva, se mettra à la recherche des origines de son peuple auprès des envahisseurs venus de la lointaine planète Terre.

C'est dans le troisième et dernier tome que Nelle, amenée de force de la Terre à la Franchelande, fait la connaissance de Samiva. Toutes deux entreprennent le voyage de retour vers la Terre dans le but de percer le mystère de Vilvèq et de libérer la Terre de l'emprise de Queue-Satan. Elles feront la connaissance d'Issabel de Qohosaten qui les guidera vers la ville où se décident les destinées de la Terre.

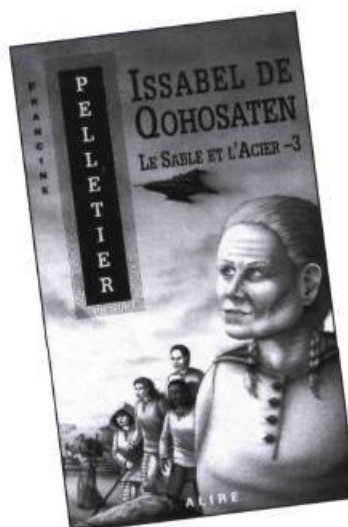
Francine Pelletier, avant cette trilogie, était surtout connue pour ses livres pour la jeunesse. Elle a publié plus d'une douzaine de romans pour adolescents, la plupart aux éditions Paulines. Son passage à la science-fiction amène à comparer ce qu'elle fait avec l'œuvre d'Élisabeth Vonarburg. Disons que les univers décrits par Francine Pelletier sont moins luxuriants, moins fascinants que ceux de Vonarburg ; ses personnages sont cependant plus étoffés, plus vivants et il faut dire qu'elle sait mener une intrigue. Si le premier tome laissait perplexe, cette impression s'estompée nettement au second et c'est avec intérêt qu'on aborde le troisième. Cette trilogie intéressera les amateurs de science-fiction de tous âges, québécois ou extra-terrestres.

Robert Beauregard

LES FILLETTES DU ROI
Pierre Rousseau
Guérin, Montréal, 1998,
416 p. ; 22,95 \$

La poésie de Pierre Rousseau reste près du geste familier, ce qui est heureux. Elle accorde peu d'importance au rythme, ce qui l'est moins. Elle parle avec une attachante connivence d'amour et de blasons féminins, ce qui est heureux. Il lui arrive cependant de chercher longuement ses formules, ce qui l'est moins. Les bémols ne doivent quand même pas voiler les grands mérites de l'œuvre : dans un style désarmant de quotidienneté, Pierre Rousseau aborde néanmoins avec modernité et originalité les thèmes les plus fondamentaux qui soient. Et, avantage trop peu répandu, il est toujours limpide.

Il faut admirer, surtout dans le premier ensemble intitulé « L'ombre sur ta cheville », l'intelligence que met Rousseau à situer ses vers dans la



Rousseau. Quand, par exemple, il multiplie à l'infini les poèmes à la gloire de celle qu'il aime, ne concluons pas qu'il soit le poète d'un seul thème. Brutalement, il parlera de mort et il n'en sera que plus émouvant.

Laurent Laplante

LA MALÉDICTION DE RÂ
Naguib Mahfouz
L'Archipel, Paris, 1998,
235 p. ; 29,95 \$

La malédiction de Râ est le premier roman de Naguib Mahfouz, publié en 1939 ; l'auteur avait 27 ans. Il y esquisse une vaste fresque de l'Égypte du pharaon Khéops ; s'y entremêlent prédictions, intrigues de palais, politique, amour et guerre. Quand le dieu Râ fait savoir à son grand prêtre Man-Râ que son fils sera un jour pharaon et qu'il supplantera la lignée de Khéops, le pharaon – tout comme le fera plus tard Hérode – cherche à tuer l'éventuel usurpateur. Peine perdue : l'enfant Djédef lui échappera. Il deviendra général de l'armée royale, vaincra les Bédouins en rébellion au Sinaï, tombera amoureux de la fille du pharaon, déjouera un complot fomenté par le trop ambitieux héritier du trône. Tableau : le roi, qui succombera au bon moment, unit sur son lit de mort Djédef et la belle princesse Mérésankh non sans proclamer son gendre futur roi d'Égypte. Tout est bien qui finit bien.

N'oublions pas que les lecteurs de l'époque étaient friands – en Égypte comme en Occident – de ce genre de récit : la découverte du tombeau de Toutankhamon en 1922, avec ses magnifiques trésors, la « malédiction » liée à l'événement (bon nombre des personnes impliquées dans l'ouverture de la sépulture connurent une mort étrange). L'engouement pour tout ce qui touchait à cette civilisation extraordinairement sophistiquée était sans bornes (l'effigie du roi-adolescent se trouvait partout, des paquets de cigarettes aux créations de Lalique). Le futur Prix Nobel de littérature (1988) se serait

page. Le mariage est si intime entre fond et maquette que le sens saute aux yeux presque avant de rejoindre le cœur. Nul hasard dans le temps d'arrêt qu'impose tel espace blanc, ni dans les cascades de vers alignés à droite qui, d'un coup, accentuent la pression.

On se méfia – je me sers le conseil à moi-même – de la prolixité trompeuse de Pierre

donc fait la main sur un roman à l'eau de rose ? Sans doute, mais il y a plus que cela : Naguib Mahfouz se révèle déjà, tout au début de sa carrière littéraire, un exceptionnel conteur, capable non seulement de descriptions saisissantes de la vie quotidienne, mais de pratiquer l'art du dialogue à la manière « orientale » : langue stylisée, images souvent empruntées à la nature, manière qu'il développera dans des textes qui le rendront célèbre, comme *Passage des miracles*, *Impasse des deux palais*, *Dérives sur le Nil*, *La chanson des gueux*, pour ne nommer que ceux-là. Et quand l'amour s'en mêle, il prend des envols lyriques, inconnus en Occident. C'est pour la langue qu'il faut lire ce livre, et pour l'élégance, la noblesse de pensée des personnages. Quant aux thèmes de la filiation, du bâtard, de la trahison, à cet égard Naguib Mahfouz n'a rien à envier à la bonne école du Professeur Freud.

Une dernière remarque : il aurait mieux valu garder le sens du titre en arabe : *Abath al-Aqdal* signifie « L'incertitude du destin », bien plus approprié que ce titre accrocheur.

Hans-Jürgen Greif

**LA CÉRÉMONIE
DES ANGES**
Marie Laberge
Boréal, Montréal, 1998,
342 p. ; 25,95 \$

La première fois que j'ai vu une pièce de Marie Laberge dans les années 70, je me suis dit qu'il y avait là une voix, une voix singulière, vraie, naturelle, comme je n'en avais pas entendu depuis Tremblay sur une scène de théâtre. J'ai plus tard lu sa prose, avec des bonheurs de lecture variables, mais j'ai encore une fois été séduite par son timbre si particulier, sa verve, l'enchantement d'un style très proche de l'oralité. Il y a ici une continuité indéniable entre la femme et l'œuvre ! Dans *La cérémonie des anges* l'aisance dont fait preuve l'actrice et femme de lettres se retrouve dans le *contrat de lecture*. On devient très vite



complice de l'auteure, on rigole avec elle, on se délecte de l'entendre raconter une anecdote dans nos mots de tous les jours, dans notre langue à nous, émaillée de mots familiers et d'anglicismes bon teint, une langue *top shape* qui roule au *gros max*. Cette langue expressive qui est celle de Nathalie, autour de laquelle tourne tout le récit, sert bien le propos de l'auteure, car *La cérémonie des anges* est avant

tout une histoire d'émotions. Les deux pôles de la vie humaine, la naissance et la mort, se trouvent ici réunis : un bébé de quelques semaines, un bébé que Nathalie et Laurent, qui ne sont plus très jeunes, ont voulu de toute leur âme, meurt du syndrome du nourrisson. Le père est dévasté par sa perte, la mère s'enferme dans le déni. Le procédé du texte est inusité : sur la page de gauche c'est Nathalie qui parle, sur celle de droite c'est Laurent. Ils tiennent un journal de leur détresse, sur le conseil de leur thérapeute commune. Ils ne sont pas là où on les attend : lui est plutôt réceptif, elle se ferme. Ils se séparent. Pendant qu'ils font le deuil de leur petit ange, l'ange de la mort veille sur Rémi, l'ami homosexuel qui se meurt du sida et qui doit, lui, faire le deuil de la vie. *La cérémonie des anges* est un roman émouvant, un roman sensuel et grave sur un thème funèbre, un roman qui a du cran !

Yolande Villemaire

SMILEY
Michel Désautels
VLB, Montréal, 1998,
184 p. ; 19,95 \$

Le roman est réussi, du premier coup, comme celui d'un vétéran. Réussi malgré la distance entre la toile de fond et le héros, malgré le persistant anonymat dont elle s'entoure, malgré l'offensive désinvolte que mène l'ouvrage contre la mafia olympique. Mais réussi, en même temps, précisément à cause de ces particularités. Car le jeune Smiley, même s'il n'appartient pas au monde que canarde l'auteur, est vivant.

Le Smiley de Michel Désautels existe à des centaines d'exemplaires. Comme ses semblables, il voit l'olympisme déferler sur Atlanta. Il rêve d'approcher un instant l'homme le plus rapide de la planète. Mais ses horizons sont bouchés et il demeurera, nonobstant la toile de fond olympique, sous la coupe d'un flic vicieux. Smiley vit loin de ce que raconte son roman.

Car, pendant que Smiley rêve, l'olympisme s'active. Michel Désautels nous le décrit avec cynisme et humour. Le « pape » de Lausanne met à sa botte les grands de ce monde et exige la plus parfaite stérilité des tests antidrogues. Athlètes, entraîneurs et médias trichent, intriguent, trafiquent à qui mieux mieux, tous convaincus, bien sûr, que « la participation a bien meilleur goût ». Et le sexe, moqueur, envahit tout, aussi bien le monde cruel de Smiley que celui des manœuvres olympiques.

Roman de la déconnection entre la vie et un spectacle décadent.

Laurent Laplante

Claire MARTIN

Lire
Pour faire durer l'instant

Claire Martin
Toute la vie
L'instant même

Toute la vie

nouvelles et récits
présentation
de Gilles Dorion
120 pages, 16,95 \$

« La petite fille lit. Elle comprend que l'avenir lui promet des livres pleins de choses qu'elle ne soupçonne même pas... »

L'instant même
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

ARMADILLO
William Boyd
Trad. de l'anglais
par Christiane Besse
Seuil, Paris, 1998,
366 p. ; 29,95 \$

La célèbre boutade de Salman Rushdie : « The empire writes back » fait allusion à ce que Guy Scarpetta appelle la « World Fiction ». Elle évoque

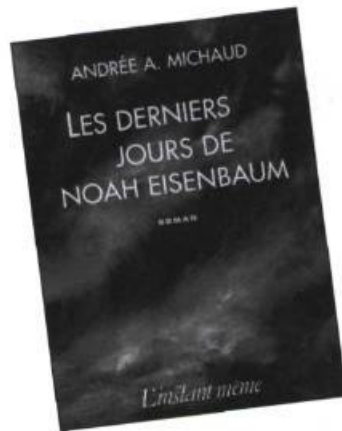
le fait que les fils et les filles de l'ancien empire britannique écrivent, dans l'anglais véhiculaire de cette fin du XX^e siècle, des œuvres encore imprégnées des parfums de leur terre d'origine : qu'on pense à Doris Lessing, venue de l'ex-Rhodésie ou à Michael Ondaatje, du Sri Lanka. William Boyd, lui, est né à Accra, au Ghana en 1952. Il met en scène dans *Armadillo* un certain Lorimer Black, expert en sinistres, qui se fond dans un Londres contemporain fortement métissé. Ce « petit homme armé » d'une personnalité créée de toutes pièces pour le protéger cache sous son nom neutre, sa tenue correcte de gentleman anglais, ses bonnes manières et ses valeurs très *British* (il va jusqu'à adopter le chien d'une vieille dame mourante !), son origine tzigane. De sa famille d'émigrés il a vaguement honte, comme il a honte de sa véritable identité. La clé du personnage est donnée dans le « Livre de la Transfiguration » : on le voit au cours d'un *bad trip* de LSD, à demi-nu, démolissant un téléviseur bruyant devant un groupe d'étudiants écossais. C'est de là que remonte la dissimulation de Milo Bloçj (avec un point sous le C !), né à Londres de parents transnitriens (ça existe !) sous « l'armure » de Lorimer Black, jeune employé doué, collectionneur de heaumes et de casques, qui n'écoute que de la musique africaine et tombe amoureux, au cours de ce « mauvais hiver », d'une certaine Flavia Malinverno à qui il se résoudra peut-être à révéler son véritable nom. Roman noir de la vie quotidienne, le dernier livre de l'auteur de *Brazzaville Plage* nous plonge dans l'enfer personnel d'un Anglais ordinaire : il y a bien un pendu, mais ce qui mine ce Black à la peau blanche, ce sont surtout des menaces, parfois mises à exécution, un collègue enva-

hissant, une famille tapageuse, des difficultés au travail et de graves problèmes d'insomnie. Passionnant à lire, d'un humour subtil, *Armadillo* est traversé d'un délire onomastique qui souffle comme un grand vent venu d'ailleurs sur des Londoniens aux prises avec des problèmes de circulation et un malaise identitaire généralisé : presque tout le monde a changé son nom ou songe à le faire, désireux de gommer son passé et de chasser ce démon de l'origine assis sur son épaule gauche comme le *rock star* dépressif David Watts qui s'est débarrassé du sien en écoutant 72 heures non-stop de cette musique africaine à laquelle Lorimer Black alias Milo Bloçj l'aura initié !

Yolande Villemaire

CONFITEOR
Monique Bosco
Hurtubise HMH, Montréal,
1998, 132 p. ; 16,95 \$

Confiteor, « j'avoue mon péché », premier mot de la formule de confession du rituel chrétien, résume bien l'esprit du dernier ouvrage de Monique Bosco, qui se prête dans ces quelques pages à une entreprise de confession dans le plus pur sens du terme, où la pénitente ausculte sa vie et son passé pour tenter de faire acte de contrition à la face de Dieu et du monde. Entreprise difficile, voire périlleuse, où le désir d'humilité, côtoyant le désir de vérité, traque la faute jusqu'en ses plus subtils retranchements, au moment même où la mort guette et où il faut s'incliner devant l'inéluctable. Dans ces confessions, traversées tout à la fois par la peur de la fin dernière et la tentation de la délivrance, Monique Bosco s'accuse d'entrée de jeu de ce qui semble être la faute suprême, à l'origine de tous les regrets, celle de n'avoir su vivre comme il l'aurait fallu, d'avoir



dilapidé le temps dans la naïveté de qui se croit immortel, « l'extraordinaire naïveté qui fut nôtre, si longtemps ». « Comment se peut-il que je meure », dit-elle en citant Pierre Michon, « moi qui ai si peu vécu ? Moi qui ne suis jamais allée chercher quelque un sur la lande ? » Constat déchirant et sur lequel semblent se fonder tous les autres, car avant que d'être un livre du repentir, *Confiteor* est un livre du regret, où l'auteure s'accuse davantage de ce qu'elle ne fit pas que de ce qu'elle fit, en

cette heure où toute possibilité d'agir semble exclue. Livre enfin de la douleur, où le discernement de l'âge, s'il n'épargne aucun des errements de la jeunesse, permet néanmoins à l'auteure de s'interroger sur le devoir de mémoire, sur le tribut que nous devons à nos morts, et de là sur la question juive, Monique Bosco faisant partie de ceux à qui l'on apprend à renier leur identité et qui durent, par la suite, expier comme une faute l'instinct de survie à l'origine du mensonge.

On ne ressort pas indemne de cette lecture où nulle complaisance ne vient entacher la mise à nu et l'on voudrait, avec Monique Bosco, « croire au miracle et que l'anéantissement de l'hiver n'est pas inéluctable ». On en ressort troublé, ému, et forcé de s'interroger soi-même quant aux regrets dont nous nous préparons à accabler notre vieillesse.

Andrée A. Michaud

GEAI
Christian Bobin
Gallimard, Paris, 1998,
109 p. ; 21,95 \$

Avec Christian Bobin, le lecteur s'attend avant tout à être convié à une fête des mots, au plaisir lié à l'évocation de toutes ces choses qui nous échappent, qui nous glissent entre les doigts après nous avoir donné l'illusion de la permanence. À la démonstration, Christian Bobin préfère la suggestion, l'émerveillement du moment, la grâce du mouvement à son utilité ; à la duré, il oppose l'immanence. L'univers romanesque puise ici aux sources de l'onirisme, du merveilleux, de l'enfance sur laquelle plane l'insouciance de qui se sait riche de ne rien posséder. Aussi, ne se surprendra-t-on pas que le narrateur de ce récit affiche ses préférences pour tout ce qui est immatériel, évanescence : « Je préfère ce qui n'est pas dans le monde, ce qui flotte légèrement au-dessus, je préfère ne pas entrer dans le monde et rester sur le seuil – regarder, indéfiniment regarder, passionnément regarder, seulement regarder. »

Sur le seuil. Voilà sans doute une clé de lecture intéressante. Non pas que le récit soit ici codé, hermétique ; au contraire, il déconcerte par la simplicité du propos. Albain, le narrateur de ce récit d'à peine cent pages, se présente en quelque sorte comme un intermédiaire entre la vie et la mort, comme le prolongement de l'un et de l'autre, l'indispensable lien qui donne son sens à l'une et à l'autre. « Geai était morte depuis deux mille trois cent quarante-deux jours quand elle commença à sourire. » Et ce sourire ne nous quittera pas tout au long du récit.

Jean-Paul Beaumier

LES DERNIERS JOURS DE NOAH EISENBAUM

Andrée A. Michaud
L'instant même, Québec, 1998, 138 p. ; 17,95 \$

Thomas Deligny, un écrivain tourmenté à qui chacun de ses gestes rappelle sa mortalité, entreprend d'écrire son dernier livre. À travers les êtres sur papier, issus de son imaginaire, s'inscrit la trace de sa propre existence, le souvenir de sa prime jeunesse refait surface. Depuis juillet 1955, quarante ans se sont écoulés, et du lien qui l'unissait à Nellie Levinson, de ce passé idyllique il ne subsiste que des souvenirs.

À travers son personnage qui écrit son dernier livre, Andrée A. Michaud évite le piège de la banalité par un agencement très dense et une grande diversité dans la narration. L'enchevêtrement de différentes voix narratrices donne au récit une allure cinématographique. Le lecteur se laisse prendre par les arrêts sur images et les retours répétés. Caractéristique chez Andrée A. Michaud, la place laissée au lecteur qui incite ce dernier à remplir les espaces, à créer l'image qui suit.

La frontière séparant la réalité et la fiction est mince chez les personnages de ce dernier récit, sorte de miroir de ce que l'auteur-narrateur aurait pu être. On peut cependant perce-

voir un lien qui va au-delà du simple reflet, de la simple dualité. La subjectivité du travail de la mémoire prend ici une dimension significative.

Avec ce quatrième roman l'auteur affiche un style affirmé et d'un haut degré d'achèvement. Évitant que la forme étouffe le récit, elle fait preuve d'une grande maîtrise du verbe.

Hélène McClish

HIVER NOIR
Daniel Dargis
Écrits des Forges,
Trois-Rivières, 1998,
66 p. ; 10 \$

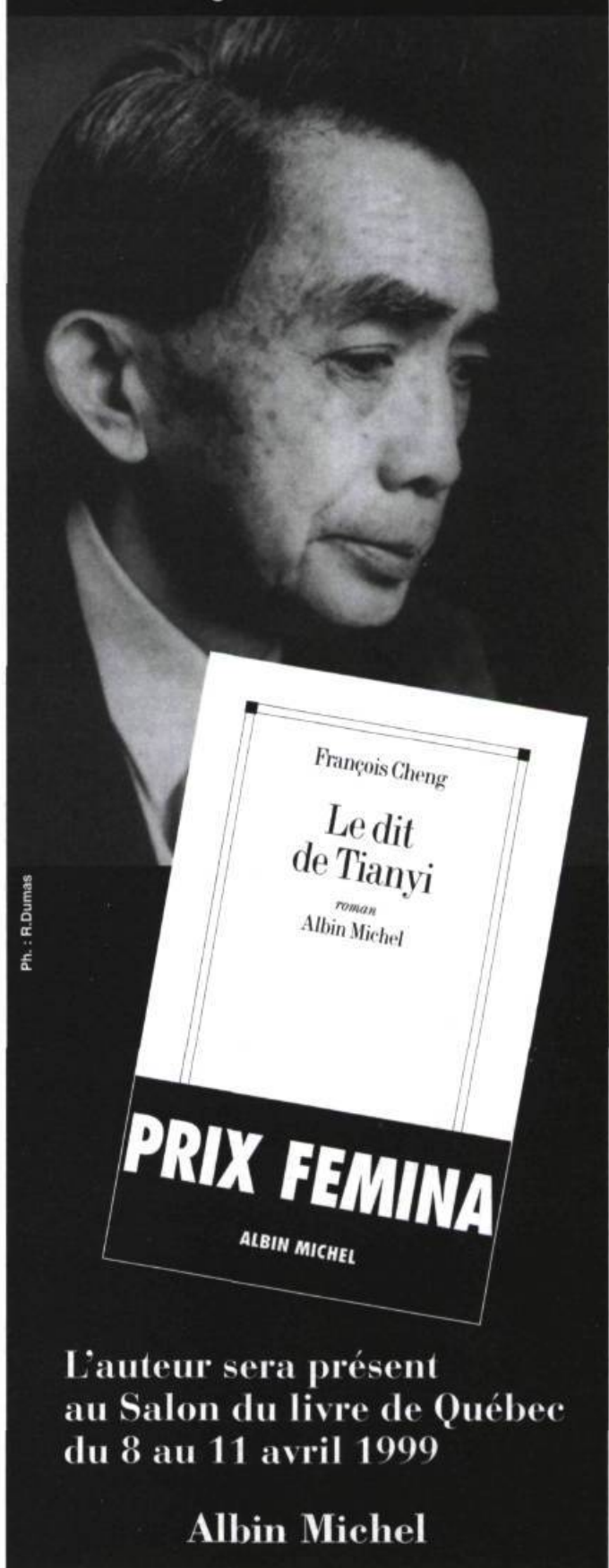
Schopenhauer ouvre ce recueil de poésie, nous disant que nous habitons un univers infernal hanté par des « âmes tourmentées » et des « démons ».

On peut, en effet, parler ici d'un recueil explorant la face nocturne du monde contemporain qui, jusqu'à un certain point, nous ravage tous. Le silence accompagne la nuit dans laquelle erre le poète brisé. C'est dire que l'écriture, les mots eux-mêmes sont pénétrés de ce mal de vivre : ils ont aussi l'âme défaite, en déroute. Daniel Dargis écrit : « des cadavres de mots amoncelés sur les dalles ! de la page / inhumés dans leur désespoir ». C'est également dire que si l'existence est insensée, désordonnée, à quoi bon et surtout à qui écrire ?

Notre terre s'engouffre dans un innommable désespoir. Une vie désertifiée nous étouffe. Nous aboutissons au grand « nulle-part » : « dans le grand nulle part de notre histoire / la vie est un désert qui m'asphyxie de décombres ». C'est donc la détresse qui domine dans l'univers de ce poète emmuré dans la vie. Mais c'est ce vide qui va permettre à l'écriture de s'instaurer, d'imposer son sens dans cette vacuité de notre quotidien. « [D]es mots arides de bout en bout / étranglés dans leurs liaisons / s'engouffrent dans des phrases inachevées / une autre nuit regardant vers le nulle-part ».

Gilles Côté

FRANÇOIS CHENG



Ph. : R. Dumas

POÈMES CHOISIS/
RACINES D'EAU

Paul Savoie

Le Noroît, Saint-Hippolyte,
1998, 135 p. ; 15 \$

Paul Savoie est né à Saint-Boniface, où il a publié ses premiers recueils de poésie au milieu des années 70. Peu connue au Québec, son œuvre, majoritairement écrite en français (il a publié quelques recueils en anglais), fait l'objet d'une superbe anthologie publiée par les éditions du Noroît. L'occasion est idéale pour découvrir ici l'une des voix majeures de la francophonie canadienne.

Voilà une poésie d'une grande richesse d'images, légèrement hermétique, humble et vulnérable, tout en finesse, aérienne et légère malgré la gravité du propos. Foncièrement spatiale, elle a souvent le ton de la fable ou la forme symbolique du mythe ; le thème dominant de la naissance à soi et à l'autre se déploie avec une étonnante récurrence d'un recueil à l'autre, sous la forme de la métaphore marine, océane, figure privilégiée d'un retour aux origines. Là, l'univers de Paul Savoie est celui de la métamorphose des corps et des formes (« la mer est enracinée dans mes os »), où la force du mouvement impulsif (« les racines d'un saule poussant vers le ciel », « le cœur jaillit du sol de glaise ») manifeste l'urgence d'une prise de possession de l'espace. Dans sa très belle et lumineuse préface, François Paré parle avec justesse d'un « imaginaire anthropologique », précisant que le lieu de l'écriture tient ici dans « l'inscription du poème dans les formes anciennes d'interprétation du monde, où chaque élément naturel devient aussi la condition d'une sagesse particulière ».

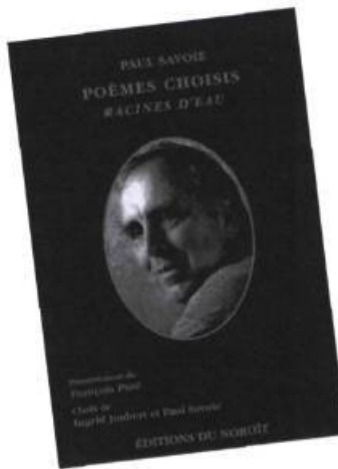
S'il y a une très grande unité thématique dans l'évolution poétique du poète, il me sem-

ble cependant que sa poésie se fait plus elliptique et moins chatoyante à partir de la fin des années 80, comme si, dans les premiers recueils, les plus beaux à mon avis, elle obéissait à un sentiment d'urgence mieux négocié. Dans les recueils des années 90, l'équilibre entre la légèreté et un hermétisme relatif se perd quelque peu, les signes de la mort, du déracinement et de la perte sont peut-être plus fermement énoncés ou moins subtilement filtrés.

François Ouellet

LA CLIENTE
Pierre Assouline
Gallimard, Paris, 1998,
192 p. ; 22,95 \$

Pierre Assouline est biographe et journaliste de profession. Avec *La cliente*, son premier roman, il pénètre avec bonheur dans les arcanes du romanesque, y mettant à profit sa riche expérience de l'écriture et sa connaissance de la littérature. Son personnage, lui aussi biographe, est un chercheur insatiable, obsessionnel jusqu'à la démesure, mû par l'impérieux besoin de savoir et dévoré par la passion de comprendre. Étant admis aux archives secrètes de l'Occupation, espérant y découvrir la vérité de son personnage, le romancier Désiré Simon (Simenon), le narrateur tombe sur une lettre qui changera d'un coup l'orientation de ses recherches. Son enquête quitte rapidement la salle des archives pour se poursuivre rue de la Convention, à Paris. Pourquoi Mme Armand a-t-elle dénoncé des juifs ? Une quête labyrinthique commence qui ne manque pas de bousculer sur son passage l'ordre établi et les conventions. Elle brise certains silences et persécute des mémoires. Elle découvre de vieilles plaies. Le narrateur est celui qui affronte l'ordre, qui le



contient aucun ; le narrateur trouble l'ordre quand son ami François s'engage, lui, à le maintenir ; le narrateur veut comprendre le pourquoi de la délation, alors il dénonce la délatrice, il lui envoie des lettres anonymes comme celle qu'un jour elle envoya, lui reprochant la mort des Fechner, il attendra même à sa vie, etc. Bref, le narrateur marche dans les pas de Mme Armand (les redouble) et participe pleinement de cette logique du miroir qui donne au texte sa structure. Ainsi, la fin du roman en sera le début, car le narrateur comprend que la vérité qu'il entendait révéler est en fait « innommable », trop immense, trop vaste « pour toujours trop peu de mots ». *La cliente* est un roman qui demande une lecture attentive, sinon une seconde lecture.

Frédéric Boutin

AZRAËL OU L'ANGE
EXTERMINATEUR,
Tome 1
Gilbert Choquette
Humanitas, Brossard,
1998, 207 p. ; 19,95 \$

Livre étrange et séduisant que celui-là. Tout, depuis l'écriture jusqu'au sillage que laisse le passage d'Azraël, y oppose deux mondes plus encore que deux époques. D'un côté, une écriture qui accuse délibérément son âge ; de l'autre, un mal dont seul notre temps a subi l'assaut. D'un côté, des personnages qui n'attireraient l'attention de personne s'ils croisaient notre route ; de l'autre, le trouble que ressent un moderne qui craint d'avoir rencontré le Mal. Il en résulte un roman raccordé à l'aujourd'hui, mais lourd de peurs surgies de l'éternel.

Le médecin-chirurgien auquel Gilbert Choquette donne la parole s'exprime, même dans sa conversation courante, comme les livres d'autrefois : phrases interminables, épithètes surgissant avant le substantif, réflexions engoncées dans le sérieux, etc. Comme il se doit, il a bénéficié des Lumières et ne croit ni à



Dieu ni à diable. Il tombe donc de haut lorsqu'entre dans sa vie un jeune homme au charme pervers, dont il ne sait s'il n'est que porteur du sida ou s'il apporte un message des enfers. Le Malin de Thomas Mann ou de Georges Bernanos aurait sans doute, comme celui de Gilbert Choquette, de telles incarnations modernes.

Vecteur du Mal ou de la maladie, qui est Azraël ? On devra attendre le tome 2. Déjà, Gilbert Choquette a réussi l'inquiétude.

Laurent Laplante

UNE POIGNÉE DE GENS

Anne Wiazemsky
Gallimard, Paris, 1998,
242 p. ; 23,95 \$

Un inconnu venu du passé surgit par la voie d'une missive dans la vie de Marie Belgorodsky. La lettre propose une rencontre que Marie hésite à accepter : « Ma propre vie m'intéressait bien plus que le passé de mes deux familles, la française et ce qui restait de la russe. » À ce rendez-vous, il doit être question du *Livre des destins*, sorte de journal événementiel tenu par un grand-oncle pendant la révolution russe. Malgré ses réticences, Marie consent à rencontrer l'inconnu, Vassili Vassiliev ; du même coup, elle accepte de remuer les eaux troubles du passé, de plonger dans l'histoire de sa famille.

Le journal évoque d'abord Nathalie, la fiancée de Wladimir (Adichka) Belgorodsky, maître de Baïgora, immense domaine où l'on fait l'élevage

des vaches suisses et des chevaux de course. Au fil des pages, on assiste à des scènes de la vie quotidienne d'avant la révolution, on fait la connaissance des gens qui gravitent autour du couple : les membres de la famille, les domestiques, les amis... Dans ce petit monde campagnard et cossu, la vie se déroule sans anicroches.

Puis l'agitation qui a cours dans le pays gagne peu à peu les campagnes. L'appauvrissement, la dégradation du climat politique, l'échauffement des esprits aboutissent au soulèvement des paysans qui réclament à cor et à cri les terres. Baïgora n'y échappera pas et sera à son tour assiégé. Alors tout bascule. Bafoué, trahi puis conspué, Wladimir Belgorodsky est assassiné.

« Raconte-moi comment on bascule d'un monde à un autre », se dira Marie en songeant à sa grand-mère qui s'en est allée avant de lui confier l'histoire de la famille. Dans la suite des événements qui font date, en marge de l'Histoire, se lit la petite histoire des hommes, des femmes et des enfants qui les subissent inévitablement.

Sylvie Trottier

LA TERRE PROMISE, REMEMBER !

Noël Audet
Québec Amérique,
Montréal, 1998,
359 p. ; 22,95 \$

Avec l'aide de Remember, le cochon reproducteur de la famille, et en trafiquant quelque peu la formule magique de la légende de la chasse-galerie, Emmanuel Doucet, le narrateur de *La terre promise*, peut enfin réaliser un rêve : se déplacer à son aise non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps. Et voilà nos deux voyageurs partis pour une équipée fantastique et drolatique qui les fait remonter à Jacques Cartier, s'arrêter à volonté à des époques précises de l'histoire du Canada, et poursuivre ainsi jusqu'aux événements actuels. « Vous me direz, balivernes que tout cela !



Fabulation, mensonge, un conte quoi, ou mieux : de la littérature ! Vous y êtes. Mais un cochon qui parle et qui vole, quelle merveille tout de même ! »

Cette pirouette narrative, où les tenants de la postmodernité auront reconnu des marques d'autoreprésentation, rappelle un peu la manière d'Antonine Maillet, d'autant qu'on nous assure, comme dans *Crache à Pic*, qu'il s'agit d'une « histoire véridique ». Tellement véridique qu'à la fin Emmanuel est emporté en enfer « par le diable en personne » et que c'est le cochon qui termine le récit, car « le CDROM, c'est-à-dire le Centre de recherches sur les oreillettes et le myocarde » a réussi ses expériences sur « la compatibilité des gènes humains et [...] porcins » et procédé à leur « transmutation » ! Entre temps, le cochon transporteur, qui a la particularité de parler en rimes, a connu tous les avatars onomastiques imaginables et rivalise d'esprit avec son cavalier en parsemant ses propos de jurons colorés (« sainte Etrete du Croupion »). Tous deux ont aussi joué sur le double sens des mots ou sur les homophonies et glissé dans leurs réparties des intertextes littéraires en évoquant « un prochain épisode », une « sacrée de Belle Bête » ou « la vraie vie en prose ».

Fresque historique et familiale, dans la mesure où les Champlain, Frontenac, Bigot et autres Montcalm sont associés aux ancêtres Doucet. *La terre promise* est aussi un tableau de mœurs qui dégage

de l'*homo quebecensis* un portrait haut en couleur : idéaliste, généreux, retors, blasphémateur, modeste, fêtard, argumentateur...

Un roman-conte à lire, pour son abondance, sa vivacité et son humour efficace.

Jean-Guy Hudon

MERCURE

Amélie Nothomb
Albin Michel, Paris, 1998,
225 p. ; 24,95 \$

Je voulais lire un roman d'Amélie Nothomb. Je l'avais vue lors d'une entrevue télévisée et elle m'avait fascinée. Sa façon de parler que je dirais gourmande, l'originalité de sa personnalité, son débit étourdissant, tout contribuait à la rendre particulière. Elle avait l'air en dehors de notre époque, mais je ne pouvais déterminer si elle était d'avant ou d'après nous.

Son roman lui ressemble. L'action se passe en marge de la société, sur une île appelée Mortes Frontières. L'héroïne, Hazel, est une jeune fille de 22 ans, défigurée lors d'un bombardement où ses parents ont péri. Elle a été prise en tutelle par le capitaine Loncours, un vieillard riche, qui la garde à l'abri de tous les regards. À l'intérieur de la maison, aucun miroir : jamais la jeune fille ne doit être confrontée à son image hideuse.

Quelques jours avant son anniversaire, Hazel est atteinte de convulsions. En fait, elle appréhende la visite du Capitaine dans son lit (eh oui !), le soir de ses 23 ans, moment où, à eux deux, ils totaliseront un siècle.

Inquiet devant l'état de sa pupille, pour qui il éprouve un amour sans limites, le vieillard fait venir une infirmière du continent, sous prétexte de se faire soigner lui-même. Arrive sur l'île Françoise Chavaigne, une femme d'une grande beauté, intelligente de surcroît. Elle devra soigner Hazel sans lui poser de questions d'ordre personnel et sans jamais faire allusion à son visage.

Malgré la situation, la solitude de Hazel et la discrétion imposée à Françoise, des liens

d'une profonde intimité vont s'établir entre les deux femmes. Nous aurons droit à des discussions déconcertantes et à un dénouement pour le moins étonnant.

Réjeanne Larouche

LES MARCHEURS

Nicole Richard

Le Noroît, Montréal, 1998,
69 p. ; 15 \$

TOUT PRÈS

Louise Dupré

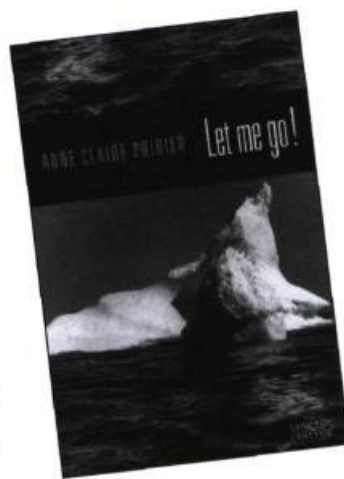
Le Noroît, Saint-Hippolyte,
1998, 93 p. ; 15 \$

Ces deux petits livres sont le fait de démarches poétiques qui témoignent de tentatives de dépasser les attitudes qui ont caractérisé les décennies précédentes en poésie, de la volonté d'accéder à une fraîcheur d'expression et de s'éloigner des étiquettes périmées. Chacune de ces poètes me semble ainsi, malgré le caractère plutôt intime des atmosphères proposées, orienter l'intimisme féminin selon des particularités qui amènent à un regard neuf, encore à définir. Par contre, arborant des titres assez peu évocateurs et se voulant très dépouillés, les deux ouvrages suscitent certaines interrogations, dont celle de savoir où se trouve l'équilibre entre la sobriété et l'influence à exercer sur le lecteur, celui particulièrement qui, contrairement à moi, ne tient pas à tout prix à lire de la poésie.

Nicole Richard, cinq ans après un premier recueil bien accueilli, offrait récemment *Les marcheurs*. En trois sections d'une vingtaine de poèmes, elle partage un malaise métaphysique avec la douce monotonie d'une promenade. Les quelques strophes de chaque poème correspondent chacune à une phrase fracturée en vers, ce qui crée un rythme non seulement sonore mais accordé à

la pensée qui s'écoule. Traversant des lieux où les choses se déplacent vers leur mort, celle qui parle perçoit en creux une pulsation plus profonde, qu'elle révèle en la frôlant. « Je traverse les deuils / comme autant d'erreurs / difficiles à souligner. » Cependant cette mise à distance de l'insignifiant nécessite un travail de tous les instants. Après un début où l'on tournait en rond dans la contemplation d'un jardin, des individus apparaissent, qui semblent aliénés dans l'absurde, faute de contrastes. « Ils reviennent sur leurs pas / déformés par l'habitude / les marcheurs. » Du *je* au *ils*, une perte d'acuité se fait sentir qui nous amène jusqu'à des phrases nominales. Par un manque d'intervention de leur part, par amenuisement de l'œil, *ils* ne peuvent toucher la présence que dans des situations de crise, comme l'agonie. Autrement, « [a]u terme de l'aventure / feu ces marcheurs / dès leur naissance. » Finalement le regard du poète devient une forme de miséricorde pour ce vide d'autrui qu'il ne peut combler, seulement souligner.

Chez Louise Dupré aussi on retrouve une forme de religiosité laïque, soumise à l'épreuve de la lucidité. Le recueil est construit comme une maison où quatre parties en prose sont séparées par trois autres en vers, toutes intitulées « Fenêtres ». Alors que la prose débute en nous faisant participer à l'immédiateté, au vécu intérieur, les parties versifiées jouent d'un contraste provoqué par la mise à distance du *je*. C'est alors sous forme de *tu* que la poète se parle, ce qui donne un va-et-vient entre la méditation lyrique et le monologue dramatique. Ici aussi l'évidence de la mort est vécue en contrepoint. En disparaissant à peine émise dans une réflexion intermittente, la parole en vient à stabiliser son mouvement, à trouver un cen-



tre précaire. « Tu te demandes combien il faut de morts / pour avoir raison d'une vie / Tôt ou tard les humains / se laissent tomber au fond d'un trou / où leurs chevelures s'emmêlent / en un seul reste que personne / ne parviendra jamais à décrire. »

Si *Tout près* poursuit en le raffinant un travail de deuil amorcé par Louise Dupré en 1993 dans l'excellent *Noir déjà*, on ne peut pas lui attribuer la même spontanéité. Loin de la facilité, ce livre reste pourtant au seuil d'une immédiateté plus fraîche, qui porte les plus obscurs poèmes aux profondeurs de l'oreille.

Thierry Bissonnette

LA ROUTE DE PARRAMATTA

Louise Simard

Libre Expression, Montréal,
1998, 503 p. ; 24,95 \$

Le récit s'ouvre sur du familial. Du si familial qu'on se résigne mal à subir une fois encore l'humiliant et choquant rappel de ce que fut la marche des Québécois de 1837 vers la défaite et la mort. Puis, tout change : Louise Simard a choisi de ressusciter non pas ceux que l'échafaud a exécutés ou ceux qu'une amnistie parcimonieuse a émancipés, mais ceux que la déportation a expédiés au bout du monde, dans la brutale Australie. C'est du « Canadien errant » qu'il sera question.

Du coup, on plonge dans l'inconnu. Qu'ils aient été paysans, forgerons ou notaires dans leur vie antérieure, tous

ces exilés deviennent là-bas des forçats, tous sont soumis à l'arbitraire, à l'exploitation, à la violence. Peu à peu, cependant, on sent s'organiser ce continent dont les Anglais du temps faisaient la solution cruelle au surpeuplement de leurs prisons. Les plus forts, les plus rusés, les plus fiables trouvent leur profit et leur niche ; les faibles et les candides subissent et meurent. Pendant combien de temps le « Canadien errant » se souviendra-t-il de son « pays malheureux » ? Chacun donnera sa réponse.

Louise Simard raconte bien. Forte d'un examen des lieux et de l'histoire, elle donne à ces exilés un supplément d'existence si plausible qu'on aura peine désormais à les imaginer autres.

Laurent Laplante

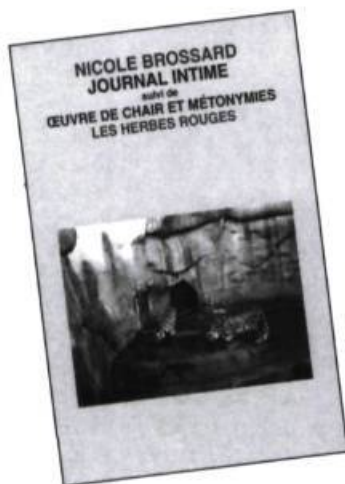
LET ME GO

Anne Claire Poirier

Lanctôt, Outremont, 1998,
65 p. ; 11,95 \$

Les travaux de la cinéaste Anne Claire Poirier prennent souvent l'allure de réflexions sur la maternité et sur la question identitaire que pose le rapport mère/fille. « Je pense à ce dernier été [...] Tu m'avais alors promis des petits-enfants, j'avais demandé d'assister à leur naissance, et tu m'avais promis de m'assister dans ma mort. »

Mais c'est Yanne qui meurt, et *Let me go* est le récit d'un « accouchement à rebours » qui garde la mère enceinte de l'enfant pour l'éternité d'une



« Let me go », c'est d'abord et toujours le dernier cri d'amour de Yanne à sa mère et c'est encore le récit d'un parcours de ces lieux d'absence qui interpellent avec violence ce que l'humain a de plus grand et de sacré.

Thérèse Bélisle

**JOURNAL INTIME
SUIVI DE ŒUVRE DE
CHAIR ET MÉTONYMIES**
Nicole Brossard
Les herbes rouges,
Montréal, 1998,
110 p. ; 14,95 \$

vie sans elle, « Yanne la forte, [...] la fragile. Yanne [1]a difficile. » *Tu as crié Let me go*, le documentaire cinématographique, nous donnait à réfléchir sur des images d'une absence, en noir et blanc, froides, abstraites, plaquées, dont le commentaire n'était interrompu que par des entrevues présentant les seuls visages vivants du film. Le reportage aborde la question du deuil de l'enfant, les problèmes de la toxicomanie et de la prostitution. C'est le commentaire, posé et terriblement poétique – il a été écrit avec la collaboration de Marie-Claire Blais –, qui est publié maintenant, le script des entrevues en moins ; s'y ajoute une préface d'Annie Leclerc qui paraphrase et, somme toute, n'ajoute rien au texte.

« Je les ai vus, superbes et majestueux, ruisselant au soleil. Douze mille ans de glaces éternelles redevenir de l'eau ! » Le mot est juste, le rythme aussi, et la musicalité de la phrase, puissante. Mieux, ou plutôt différemment du film qui propose une représentation de l'imaginaire d'Anne Claire Poirier, le texte lu se représente en nous, et c'est Yanne qui nous habite, tellement chaque mot l'appelle, tellement sa mère arrive à la faire naître une autre fois, partout à la fois. Le même ton posé s'installe dans la lecture. On avance lentement, par tableaux, dans une sorte de sérénité devant l'absurde et l'indicible, un calme devant le drame, et l'acceptation d'une mort inacceptable.

Une femme médite. Sur le futur qui se tient là. Pas devant elle, à venir. Non : là, dans la vibration de la présence du corps, de la mémoire, de l'émouvance. Le livre est de commande, conçu pour être dit et entendu à la radio. En le traversant, je n'ai pas pu ne pas admettre en moi la tropicale voix de Pol Pelletier, même lorsque je me suis retrouvé face à face avec les « postures du texte » et les poèmes suivant chaque séquence et ajoutés après coup.

Qu'est-ce qu'une poète rédigeant son journal ? Comment en vient-elle à murmurer l'intime dans le sourire de sa vulve ? Le livre en est un de voyage : Londres et la sœur de Nicole, New York et l'épopée féministe ou Luce Guilbeault, la Cave à Pap de Moncton, la station Berri-de-Montigny à Montréal, Skiathos nuit d'amour, Victoria, Cerisy-la-Salle, Clarice Lispector ou Wittgenstein ou Tokyo ou une journée dans la vie d'une être humaine. Livre d'annales, ouvertes sur la chronologie sans pour autant que le quotidien – fragile trop fragile pour être aussi copieux que la ventrée – corsète l'écriture. En fait, celle qui jette sa conscience dans la sensation et l'émotion sait que le journal ne lui rend pas justice : « C'est une forme d'écriture qui exige trop de moi et pas assez de ce que je suis. » Parce que l'aventure de la vie ne saurait se réduire à des événements. À Paris, le 13 avril 1983, « [1]e rideau bouge un peu ». Bien.



ÉDITIONS DU
NOROÎT
C.P. 156, Succ. De Lorimier,
Montréal H2H 2N6

**Nicole
Brossard**



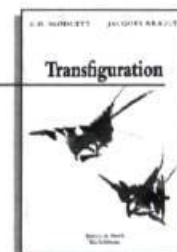
Musée de l'os et de l'eau 18,95 \$



**Jacques Brault
et
E.D. Blodgett**



Transfiguration 16 \$



**Rachel
Leclerc**



Je ne vous attendais pas 16 \$



**Jean-Noël
Pontbriand**



Résonances 15 \$



À PARAÎTRE

Paul Bélanger *Périphéries*

Mireille Cliche *La pierre dorée des ruines*

Alain Cuerrier *Le don de l'enfant*

Hélène Dorion *L'issue, la résonance du désordre*
suivi de *L'empreinte du bleu*

Jacques Gauthier *L'empreinte d'un visage*

Nadine Ltaïf *Le livre des dunes*

Serge Mongrain *Brouillard*

Jacques Ouellet *Ce que nous tenons à distance*

Fernand Ouellette *Depuis Novalis* (Essai)

Joël Pourbaix *Les enfants de Mélusine*

Claire Rochon *La ville bleue*

Martin Thibault *Les yeux sur moi*

Mais il faut, sous les certitudes, signer les actes. Les dates se transforment alors en ellipses, calligraphiées en notes. Cette femme écrit le mot *cuisse* puis touche le soleil couché sur la peau du visage qui glisse dans sa main. Dans l'espace blanc cultivé depuis des pages lustrées, le mot *kimono* avait également pu un jour être encré. Tout vient à temps à qui sait explorer la parole en épousant les rythmes de la vitesse. Il y va de la pensée et, peut-être, du dévoilement de ce qui en elle nourrit la violence du monde.

Dans cette marée de mots, on ne manquera pas de lire la suite de textes que forme *Ceuvre de chair et métonymies*. Tendresse osant affronter la violence des noms : « La proximité des êtres est troublante. » Je m'invente par le cœur de l'autre. Le bonheur.

Michel Peterson

UNE MOUCHE AU FOND DE L'ŒIL

France Théoret
Les herbes rouges,
Montréal, 1998,
76 p. ; 12,95 \$

Ce recueil en deux parties, la première en prose courtes et l'autre en vers, se déroule dans l'optique d'une ouverture vers la multiplicité de la vie. Les proses ciselées, toujours de neuf lignes, ancrent le début d'une écriture dans la marche, qui elle-même appelle la mémoire, celle d'une mère qui est ressaisie pour être dépassée, transformée, puisqu'« [à] présent, j'écoute ce que j'ai toujours entendu ». Cette réappropriation poétique échappe au narcissisme par la capacité de France Théoret de faire percer dans le maternel les teintes d'une altérité plus étendue, plus mouvante, ce qui, malgré le petit point noir de culpabilité qui se tient encore posé dans la conscience, nous amène aux courts poèmes titrés de la deuxième partie.

Ces derniers nous font découvrir un espace urbain, foisonnant, sans que disparaisse une certaine passion pour l'auto-référence et l'abstraction lyrique. On regrette cependant le climat plus spontané de la première partie, le discours n'arrivant pas à faire corps avec la forme versifiée qui est proposée. Étrangement, on se sent moins appelé comme lecteur malgré les thèmes moins personnels. Est-ce donc que « chacun est inaccessible à l'autre » comme il est dit à la page finale ? Peut-être cette difficulté provient-elle alors d'une synthèse incomplète, mais dont l'incomplétude a besoin d'être exprimée, entre le désir des mots et des choses dans leur mouvement et la promesse que l'on s'était faite d'élaborer un nouveau type de partage, hors des contraintes ataviques ou trop conventionnelles. Reste que « délivrer la puissance/de l'irrationnel/pour une métaphore/inachevable » sont des lignes dont la force évocatrice demeure limitée.

Thierry Bissonnette

LE LIVRE DU FRÈRE

Hughes Corriveau
Le Noroît,
Saint-Hippolyte, 1998,
73 p. ; 12 \$

Dans ce très beau texte, à la fois cri de douleur et hymne à l'amour, le poète cherche sans succès sa place. Lui, qui a usurpé celle de son aîné en prenant la bague du grand-père, qui « aurait dû appartenir au frère depuis la nuit des temps », lui, qui voit disparaître son identité lorsque la grand-mère le prend pour un autre, ne le « reconnaît pas », lui, dont la vie même est niée lorsque « le frère proclame : 'Tu n'existes plus' », n'a de cesse de chercher à rejoindre celui-ci. Objet d'un amour dévorant qui le hante et qui l'obsède, ce frère est à la fois son double et l'Autre impos-



sible à atteindre. La grand-mère devient elle-même un obstacle à leur rencontre : « le frère ressemble de plus en plus à la grand-mère » et celle-ci lui prédit une lignée de filles, ce qui exclut évidemment le poète. Ces filles, aux noms de bêtes vivantes, qui servent à nommer les chevaux du grand-père, dérobent au poète son seul moyen, l'écriture : « Ferme ta gueule, poète, ferme-la. »

L'écriture demeurera malgré tout le moyen privilégié du poète pour toucher le frère. Sa quête se dédouble en quelque sorte puisqu'elle fait référence autant aux poèmes du frère, ceux que le frère a écrits et brûlés, perte irrémédiable dont le poète ne se remet pas, qu'aux siens, hantés par l'ombre du frère, qui « afflue depuis si longtemps sous chaque mot que j'écris ». L'écriture ne peut pourtant tenir ses promesses ; impossible lieu de rencontre et de fusion, elle est elle-même vouée à la mort : « Est-ce que les textes s'abîment, tels des défunts mis en terre sous une feuille de glace au bout de chaque hiver ? »

Lucie Hotte

OÙ SONT DONC LES VIVANTS ?

Suzanne Favreau
La pleine lune, Lachine,
1998, 307 p. ; 24,95 \$

Nous voici en présence d'un roman sur fond de quête existentielle couplée d'une critique assez mordante de notre fin de millénaire. Bernard Sauriol – narrateur et principal person-

nage –, éprouve son inexistance dans un univers dépourvu de signification. Le personnage est sans ambitions sociales, il préfère observer d'un œil cinglant ses contemporains. Il va passionnément se réfugier dans les livres et la musique. À cet égard, les références culturelles fusent de tous horizons : de Cicéron, Plutarque et Virgile, à Marie-Claire Blais, Diane Dufresne et Frank Sinatra en passant par Rabelais, Nietzsche, Musil.

Curieusement, Bernard Sauriol refuse obstinément de se laisser mourir ; il rêve sa vie, se projetant dans la culture de manière schizophrénique parfois. On a conséquemment l'image d'un personnage en constante représentation de soi, qui vit uniquement dans sa tête, excluant le monde extérieur perçu comme une prison. La vie est absence, vide de promesses, ne fait que tromper : « Vie blanche : il y manque l'essentiel, qui serait d'être bien vivants ! de n'être pas des morts-nés, des carcasses déshabitées, des simulacres, des fantômes impuissants, livrés à l'ombre... Vie ratée. Manquement. Vide essentiel. » La vie est « inavenir » et nous sommes tous une bande d'estropiés... Bernard Sauriol va pourtant faire une rencontre déterminante : celle de Jocelyn qui lui offre la possibilité de s'incarner dans l'existence...

L'auteure, Suzanne Favreau, est professeure de philosophie et ça se voit. Le roman est, en effet, parcouru de réflexions à caractère socio-philosophique fort pertinentes, mais qui alourdissent une trame romanesque relativement relâchée. On pourrait même considérer celle-ci comme prétexte aux réflexions sur le sens de la vie. C'est Fernando Pessoa qui est le poète-philosophe de référence : le titre ainsi que les titres de chapitres du roman en plus des citations qui ouvrent ceux-ci sont tirés de son ouvrage *Le livre de l'intranquillité* (Christian Bourgois, 1992). L'auteure s'y réfère directement lorsqu'elle emploie des expressions comme « inespérer », « inavenir », « j'inexiste ». Bernard Sauriol serait-

il l'émule d'un des hétéronymes de Pessoa : Bernardo Soares, qui a choisi de penser et de rêver son existence plutôt que de l'assumer concrètement, charnellement ? Le procédé pèse sur une trame romanesque qui n'est pas réellement développée. Mais l'écriture est précise, coulante et riche pour un premier roman qui mérite attention.

Gilles Côté

DEGRÉ ZÉRO

Kristjana Gunnars

Trad. de l'anglais

par Anne Malena

Leméac, Montréal, 1998,

106 p. ; 13,95 \$

Kristjana Gunnars, professeure de littérature à l'Université d'Alberta, est également l'auteur de cinq recueils de poésie et de quatre romans, dont *Zéro hour*, paru en 1991. Leméac nous présente maintenant la traduction de ce roman qui se veut le prolongement et l'aboutissement (littéraire) d'un

deuil. La narratrice vient de perdre son père et sait que plus rien en elle désormais ne sera pareil. La perte bouleverse jusqu'à son identité. Après le drame, elle quitte tout et tous et décide de repartir à zéro, n'emportant avec elle dans sa voiture qu'une robe de rechange et une machine à écrire. « Je suis redescendue tout au fond de la vie. Plus bas, rien d'autre n'existe. Il n'y a aucun chiffre plus petit. » Arrivée à zéro, elle ne peut que repartir, elle doit recommencer à compter. Faisant alterner des souvenirs personnels, l'épisode de l'agonie paternelle, des fragments de sa nouvelle vie et même quelques (tièdes !) aphorismes, la narratrice compose une fresque littéraire discontinue, de style expressionniste, où les multiples parties indépendantes, comme autant de tableaux se voisinant, font le tout de l'œuvre. *Degré zéro* s'enlise malheureusement dans le témoignage, et la succession d'épisodes frisant la banalité rend la lecture un peu monocorde. De plus,

l'utilisation de la métaphore de la « remise à zéro » (fréquente dans l'ouvrage) n'est pas toujours heureuse, parfois traduite dans un langage littéral et cru, sans subtilité : « Je me suis aperçue que le solde de mon compte en banque était à zéro. » *Degré zéro*, somme toute, se veut un roman paisible, sans surprises, qui plaira aux amateurs de natures mortes que sont chacun des tableaux et fragments immobiles qui le composent.

Frédéric Boutin

JE SUIS LE LINCEUL LE ROMAN DU SUAIRE DE TURIN

Jacques Anquetil

JC Lattès, Paris, 1998,

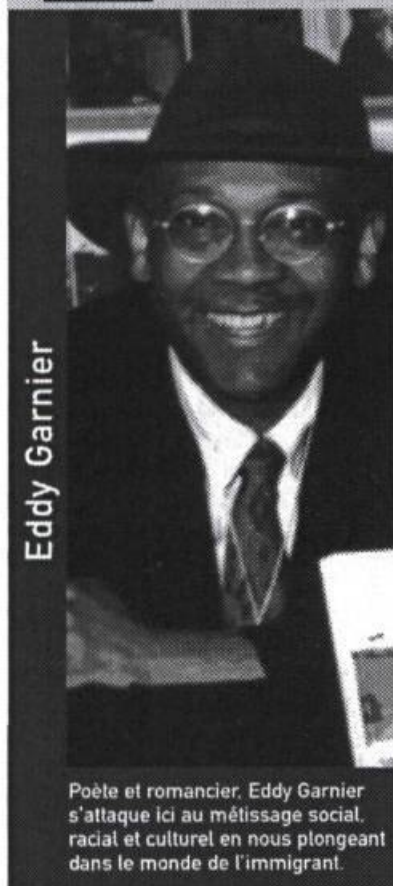
277 p. ; 29,95 \$

Tout le monde se souvient de la publication dans les journaux, fin 1988, des résultats des analyses au carbone 14 du suaire de Turin selon lesquelles le linceul ne pouvait être qu'un faux. Ce qui n'a pas empêché le débat de se poursuivre.

Moitié roman (pour les six premiers siècles), moitié enquête, *Je suis le Linceul* de Jacques Anquetil s'avance prudemment sur cette route ; mais quand on sort de la fiction, on ne sort pas nécessairement du domaine des fantasmes et s'il y a un fantôme moderne du catholicisme, c'est bien celui du célèbre linceul de Turin, abouti dans cette ville après vingt siècles de pérégrinations.

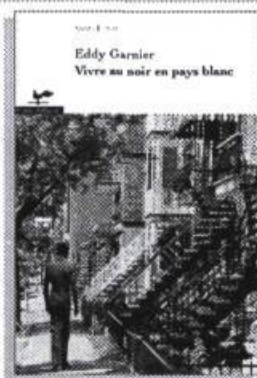
Pour simplifier la question (?), l'auteur, lui-même tisserand réputé, a décidé de donner la parole au Linceul, après avoir expliqué que sa texture même était un langage. Donc, le précieux tissu nous raconte lui-même sa tumultueuse histoire, passant d'un refuge à un autre au gré des soubresauts de l'Histoire, de Jérusalem à la Perse, des monastères rupes-tres de la Cappadoce à Constantinople, des châteaux médiévaux aux cités européennes où il avait rendez-vous avec les techniques d'enquête sophistiquées de la science contem-

VOTRE PLAISIR DE LIRE : NOTRE PLAISIR D'ÉDITER !



Eddy Garnier

Poète et romancier, Eddy Garnier s'attaque ici au métissage social, racial et culturel en nous plongeant dans le monde de l'immigrant.

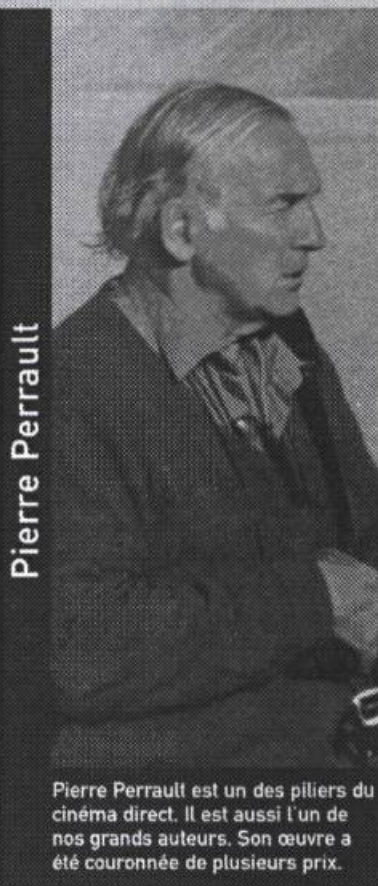


VIVRE AU NOIR EN PAYS BLANC roman

Manno débarque à l'aéroport de Montréal. Il arrive d'Haïti. Il s'installe dans un nouveau pays et est confronté à de nouvelles mœurs. Tout un choc!

Coloré d'inflexions, écrit dans un style qui joue sur quatre langues et deux cultures, ce roman révèle, entre autres, la pratique des agents d'immigration, la crainte de la déportation et les difficultés d'intégration.

330 pages 24,95 \$



Pierre Perrault

Pierre Perrault est un des piliers du cinéma direct. Il est aussi l'un de nos grands auteurs. Son œuvre a été couronnée de plusieurs prix.



LE MAL DU NORD récit

Ce récit apparaît comme une sorte de testament où le cinéaste fait part de ses interrogations les plus profondes sur le sens des gens et des choses qui passent, sur la signification d'un voyage qui dépasse vite les dimensions du bateau qui le porte.

Et comme toujours chez Perrault, une écriture douce et forte, une langue qui permet la rencontre de la réflexion et de la poésie.

400 pages 34,95 \$

poraine qui allaient mettre en cause son authenticité. Les preuves s'accumulent de part et d'autre ; mais trop de preuves n'est finalement guère plus rassurant que l'absence de preuve, surtout s'il s'agit de croyances religieuses. Qui faut-il convaincre, les croyants ou les sceptiques ? On sait très bien que les uns et les autres s'en tiendront malgré tout à leurs convictions, car la matérialité des observations importe assez peu dans un domaine qui échappe à la froide objectivité scientifique.

Il reste que le récit, si l'on n'est pas trop rebuté par cette personnalisation du suaire, n'est pas sans intérêt, puisqu'il nous fait faire un passionnant voyage à travers deux continents et deux mille ans d'histoire.

Jean-Claude Dussault

**MA MÉMOIRE
JUSQU'À TES LÈVRES**
CARNETS INTIMES, Tome 1
Michel Muir
Écrits des Hautes-Terres,
Ripon, 1998, 90 p. ; 14,95 \$

Dans ce carnet intime, dont l'écriture remonte à l'automne 1991, Michel Muir note, au fil des jours, ses pensées. Ces réflexions trouvent leur source dans les événements de la vie quotidienne, les lectures, les rencontres avec des amis et des connaissances, les films vus, un paysage. Tout finalement amène l'auteur à s'interroger sur la vie. Deux éléments sont cependant privilégiés et reviennent constamment hanter ses propos : l'écriture et la foi.

L'écriture est le moyen pour l'auteur de trouver les réponses aux nombreuses questions que soulèvent l'existence, la présence des autres et la nature ; écrire est un mode de pensée, une façon de faire le point, de cerner ce qui compte vraiment. L'écriture constitue l'unique outil dans « la quête d'un savoir qui [lui] entrebâillerait les portes du ciel et qui [lui]

expliquerait le pourquoi du monde ». Inspirée par le quotidien, l'écriture s'en écarte pourtant rapidement pour s'élever dans un au-delà spirituel. En fait, le monde intéresse peu l'auteur, quoiqu'il soit éminemment préoccupé par le Mal qui, selon lui, y est omniprésent. Ce qui l'anime d'abord et avant tout, c'est un désir de connaître l'invisible, le monde spirituel.

Dieu et la religion occupent donc une place importante dans la vie et les écrits de l'auteur. S'il professe de l'indifférence à l'égard des diverses confessions, affirmant que « les religions croient toutes au même Dieu », il n'en demeure pas moins que sa vision de la vie spirituelle est fortement marquée par l'idéologie judéo-chrétienne.

En dépit de cette conception quelque peu surannée de l'écriture et des rapports entre la réalité et la spiritualité, ce petit livre nous convie à revoir nos prises de position personnelles, à nous interroger sur le sens de notre vie.

Lucie Hotte

**LES MUSES DE LA
NOUVELLE-FRANCE**
Marc Lescaibot
Présentation
de Jean-Marc Desgent
Les herbes rouges,
Montréal, 1998,
94 p. ; 12,95 \$

Il faudrait sans doute pouvoir se réjouir de la réédition des *Muses de la Nouvelle-France* de Marc Lescaibot. Ce recueil, qui se rapporte au court séjour que fit ici l'avocat français en 1606-1607, et qu'il publia à Paris en 1609, contient les premiers vers écrits en Amérique du Nord.

La publication des Herbes rouges, présentée par Jean-Marc Desgent, est cependant très décevante. On ne sait d'abord pas laquelle des trois éditions parues du vivant de l'auteur (ou des deux réim-



pressions subséquentes) a été reproduite. Il ne s'agit pas, en tout cas, de la première, dont le contenu, décrit dans le premier tome du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (DOLQ), diffère passablement de ce qui nous est aujourd'hui présenté : le nombre de vers et de poèmes, et l'ordre même desdits poèmes ne correspondent pas. On s'étonne particulièrement de ne pas voir apparaître le texte du premier spectacle dramatique écrit et joué en Amérique du Nord, à savoir *Le théâtre de Neptune*, qui fait pourtant partie intégrante des *Muses*. Dans son texte liminaire, l'éditeur parle par ailleurs vaguement du recueil comme d'une « œuvre troublante » et il y tente une tout aussi vague critique génétique : « on voit ici du Malherbe, là une langue côtoyant *La satire Ménippée* et surtout un baroquisme [...]. » Non seulement ces propos ne sont-ils pas démontrés, mais encore ne font-ils pas état de l'héritage gréco-latin de la Renaissance dont l'œuvre est imprégnée : la seule évocation de Malherbe et des « poètes de la Pléiade » est insuffisante. Que dire encore de la double inscription de « l'Ordre du Bon Temps », au lieu de « l'Ordre de Bon Temps », comme le présentateur aurait pu le lire dans le « classique canadien » de René Baudry qu'il inclut dans sa bibliographie. Peu développée, celle-ci n'offre du reste que huit titres, dont deux seulement concernent Lescaibot : on y gomme notamment deux références fondamentales,

soient les articles du DOLQ et du *Dictionnaire biographique du Canada*. Je préfère enfin ne pas commenter le contenu d'un « Petit lexique », dont l'arbitraire et l'imprécision surprennent malgré les tentatives de justification de son auteur.

Bref, on a raté ici une excellente occasion de remettre en circulation, de façon décente, utile et sûre, un texte fondateur de la littérature franco-québécoise des origines.

Jean-Guy Hudon

DE SECRÈTES INJUSTICES

Xavier Hanotte
Belfond, Paris, 1998,
467 p. ; 36,95 \$

L'inspecteur Barthélemy Dussert enquête sur la mort d'un Allemand ex-professeur d'histoire, dont le corps criblé de balles a été découvert à Bruxelles. Rapidement, l'enquête révèle que le professeur a prêté sa plume au mouvement révisionniste, niant ou banalisant les atrocités commises par le régime nazi, non seulement dans le cas de l'Holocauste, mais aussi des massacres, véritables boucheries, des populations civiles des pays occupés durant la Deuxième Guerre mondiale. Dussert remonte la filière, interroge un ancien combattant toujours hanté par des souvenirs cauchemardesques que le temps n'a pas su adoucir.

Mais il ne s'agit pas ici d'un simple roman policier. Pour Xavier Hanotte, à qui son premier roman, *Manière noire* (1995), avait valu deux importants prix littéraires, le genre n'est qu'un cadre renfermant plusieurs actions, redevables à d'autres genres littéraires : la traduction de l'œuvre d'un poète anglais, mort à la première guerre durant la bataille d'Ypres ; les souvenirs de cette même guerre de soldats de l'empire britannique, dont on retrouve les noms au cimetière d'Ypres ; une histoire d'amour avortée, ni le narrateur ni sa partenaire ne pouvant oublier un passé dominé par un amour unique. Ainsi, le roman devient une vaste entreprise de la mémoire, revisitée sous une multitude d'angles inattendus.

Mais ce roman est bien plus encore : fondamentalement, il fustige l'oubli, encouragé par une bonne partie de la société occidentale qui refuse de voir l'étendue de la cruauté humaine, les abîmes de l'âme, mais surtout l'indifférence à la souffrance que l'homme inflige à l'homme. *Homo homini lupus* – le mot de Plaute, repris par Bacon et Hobbes, entre autres, trouve ici une illustration qui dépasse la simple « tranche de vie » et l'anecdote pour embrasser la terreur exercée par l'homme de la première moitié du XX^e siècle, et dont la réalité est trop souvent niée par ses descendants. Ce livre doit être lu non seulement pour ses qualités – écriture raffinée, style(s) adapté(s) aux situations les plus complexes, structure narrative parfaitement maîtrisée –, mais surtout pour son engagement, politique et social. Au lieu d'un texte aseptisé et anodin, qui ne traite la mémoire qu'en surface et ne fait de mal à personne, Xavier Hanotte offre un livre important qui dérange et éveille la conscience critique. Avec son inspecteur Dussert, il fascine, séduit et inquiète le lecteur. Voilà le pouvoir de l'écrivain, même s'il se limite à ceux qui lisent. Avec *De secrets injustices*, Xavier Hanotte s'est servi de ce pouvoir, dénonçant ainsi la marginalisation de la littérature contemporaine.

Hans-Jürgen Greif

NOUS N'IRONS PLUS CHEZ NOUS
Maciej Krasicki
Trad. du polonais
par Christophe Glogowski
Robert Laffont, Paris, 1998,
191 p. ; 37,95 \$

Éminente personnalité respectée des milieux culturels polonais, Maciej Krasicki livre enfin son premier roman. Le titre français, aussi évocateur que l'original, indique immédiatement la perte du foyer et la fatigue des routes poussiéreuses, le principe capitaliste du pillage. La vie ouverte à tout venant, l'attente, le chemin des longs jours sans possession. L'histoire passe et se ressemble.

Les témoignages à ce sujet sont éloquentes et se moquent des aveugles. Seules les voix différentes, puissantes de leurs échos personnels.

Pour autant, il ne s'agit pas, comme l'auteur prend soin de le signaler dans une note finale, d'une autobiographie. On pourrait toutefois, sans remettre en doute cette déclaration, prétendre qu'il s'agit de la biographie de toute une génération marquée par les fréquents dépaysements, c'est-à-dire de l'épopée ordinaire de centaines d'hommes et de femmes qui laissèrent derrière eux, au moment d'abandonner un foyer, les photos de famille.

Fils d'un père médecin ayant connu Dachau et d'une mère rêvant de devenir cantatrice pour célébrer quelque mythe uhlan, le narrateur, Michel Konarski, dix ans à peine, nous entraîne dans un imaginaire bref, cassant, stérile. S'il se laisse aller à rêver, c'est pour mieux dire l'aigreur d'un quotidien sans avenir où les liens entre les êtres semblent relever davantage des documents officiels que de l'affection de parenté. Le gamin nous fait revivre le petit train-train de la guerre de Monsieur tout l'monde. Ici, pas de catastrophe, pas de corps déchiquetés. Mieux : une ironie à saveur bien polonaise à l'égard de la camelote tragique. La sévérité du texte tranche avec les bombes médiatiques de nos bulletins de nouvelles hollywoodiens.

Insupportablement typés, les personnages et les situations risquent malheureusement d'irriter le lecteur qui cherche à dépasser les traditionnels récits d'exode. Une mère quelque peu volage voulant dissimuler à son petit l'horreur du monde ou un père transmuant sa souffrance en bonté ne savent plus émouvoir que les adeptes des mouvements charismatiques, des *talk-shows* ou du *new age*. Volontairement dépourvu de relief, *Nous n'irons plus chez nous* se déjoue ainsi lui-même. On dirait un bateau flottant à la dérive et espérant la fortune de la mer.

Michel Peterson

Le vent du printemps Souffle aux Éditions Trois-Pistoles !

Laissez-vous chatouiller par la chaude brise !

MANUEL DE LA PETITE LITTÉRATURE DU QUÉBEC

DE VICTOR-LÉVY BEAULIEU

Notre grande noirceur en textes,
en photos et en illustrations !

Une nouvelle édition
revue, corrigée et augmentée.

L'épopée de tous nos misérables !

Décapant ! Hilarant !

Toujours actuel !

V.L.B.

ŒUVRES
COMPLÈTES
TOME 22

MANUEL
DE LA PETITE
LITTÉRATURE
DU QUÉBEC

ESSAI



518 pages 59,95 \$

ŒUVRES COMPLÈTES TOME 1, PASSIONS

DE RENAUD LONGCHAMPS

Voici enfin le premier tome

des ŒUVRES COMPLÈTES

du plus important

poète contemporain

du Québec.

De beaux textes

jusqu'à présent inédits

et d'autres qui sont une somme

de grandes colères nécessaires.

RENAUD LONGCHAMPS



ŒUVRES COMPLÈTES

TOME 1
PASSIONS

Essai



308 pages 31,95 \$

LES HOMMES FORTS DU QUÉBEC

DE JOS. MONTFERRAND À LOUIS CYR
DE BEN WEIDER
ET E. Z. MASSICOTTE

Grand format, illustré abondamment,

la véritable encyclopédie de tous

nos boulés, ces rois légendaires

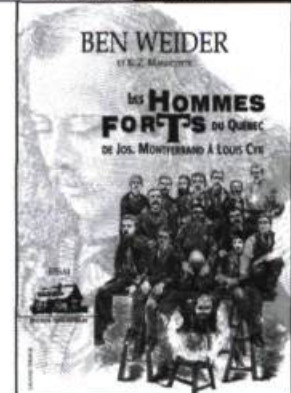
de la force. Une manière de roman

sur un phénomène qui n'a pas d'autres

exemples dans le monde — ou

quand tout le Québec se percevait

comme un imbattable colosse.



408 pages 29,95 \$

NOUVELLES LOCALES DE NICOLE FILION

Sous les petits faits de la vie quotidienne,

d'étranges forces telluriques veillent,

faisant jaillir l'onirisme.

Un ton nouveau :

celui d'une grande écrivaine.

Des pages gorgées de beauté.



ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

31, ROUTE NATIONALE EST, TROIS-PISTOLES (QUÉBEC) G0L 4K0
TÉL. ET TÉLÉC. : (418) 851-8888

NICOLE FILION



NOUVELLES LOCALES
NOUVELLES



180 pages 24,95 \$